

*A chaque fois
l'histoire
te rattrape*

Lynn S.K.

*A chaque fois
l'histoire
te rattrape*

Ce livret a été réalisé dans le cadre de la Grande Commande « Radioscopie de la France » du Ministère de la Culture porté par la Bibliothèque nationale de France.

© Lynn S.K. 2022/2024 www.lynnsk.net

En janvier 2021, Benjamin Stora a remis ses recommandations dans un rapport sur les questions mémorielles de la colonisation et de la Guerre d'Algérie, dans une intention d'apaisement et de réconciliation des mémoires.¹

Dès sa sortie, le document a eu un retentissement médiatique important, ravivant des « passions douloureuses »² : des associations de harkis qui jugent le rapport minimaliste, aux historien.nes et journalistes algérien.es qui évoquent un grand nombre de massacres passés sous silence, en passant par les éditorialistes campés sur la question de la « repentance ».

Le sujet est complexe, sensible, non seulement pour les relations entre les deux pays, mais aussi et surtout pour la société française dans son ensemble. D'autant que ces questionnements interviennent dans un contexte politique dans lequel les sujets liés à l'immigration prennent une place de premier plan.

Si les mémoires sont à vif, c'est aussi parce que, comme le disait Benjamin Stora lui-même : « de part et d'autre de la méditerranée, la guerre d'Algérie n'a pas été suffisamment nommée, montrée, assumée dans et par une mémoire collective »³. Sont mis en place de véritables « mécanismes de fabrication de l'oubli »⁴ : les événements innommables ne prennent le nom de guerre qu'en 1999, l'histoire des harkis apparaît dans les programmes scolaires depuis peu, et la répression sanglante du 17 octobre 61 a été reconnue seulement un demi-siècle plus tard, en 2012. Et bien sûr, quand les mémoires franco-algériennes sont évoquées c'est surtout par la dite Guerre d'Algérie (appelée Guerre d'indépendance de l'autre côté de la rive) et moins par les 132 ans de colonisation qui la précèdent.

Entre avril et août 2022, j'ai voulu me confronter à ces mémoires, dans le cadre d'une série de photographies et de témoignages commanditée par la Bibliothèque Nationale de France. Je suis allée recueillir les témoignages d'une vingtaine de personnes qui font partie des quelques sept millions de Français.es concerné.es par ces sujets, qu'ils soient franco-algérien.nes, Juifs et Juives d'Algérie, Pied-noirs ou encore descendant.es de harkis et de militaires français.

J'ai mené ce projet dans des régions marquées par des histoires migratoires successives, de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur à l'Île-de-France, en passant par l'Auvergne. A chaque rencontre, j'ai souhaité faire le portrait de deux membres d'une même famille de générations différentes (parent et enfant, ou grand-parent et petit-enfant, etc...).

Les entretiens avaient parfois lieu en questionnant les personnes l'une avec l'autre, et d'autres fois l'une après l'autre, toujours dans l'idée de faire dialoguer différentes strates de mémoires : celles des parents ou des grands-parents ayant touché la grande Histoire de près, et celles des enfants ou petits-enfants, généralement né.es ici et porteurs d'autres récits.

Ensemble, nous nous sommes posés la question de qui a été hérité, oublié, transformé. Comment le lien s'est fait entre des générations souvent assignées au silence, à la « discrétion », et les autres, qui tentent de se construire à travers des héritages complexes et parfois contradictoires.

J'ai souvent mené des projets dans des contextes sensibles (comme en Algérie, où la pratique photographique est aussi limitée) mais je n'aurais pas imaginé que ce projet serait si aussi exigeant à mener. J'ai essuyé un grand nombre de refus : les plus jeunes étaient nombreux à vouloir témoigner et me confiaient faire face à la résistance ou à l'amnésie de leur aïeux, jusqu'à la peur des représailles. Autant de silences intimes et familiaux qui se font l'écho de silences historiques et politiques.

Ce travail cherche à faire émerger les mémoires qui habitent notre inconscient collectif. C'est une façon de laisser les traces qui n'ont pas toujours été laissées, et qui sont encore agissantes dans nos identités aujourd'hui.

1 France-Algérie, les passions douloureuses, Benjamin Stora, Albin Michel, 2021.

2 France-Algérie, les passions douloureuses, Benjamin Stora, Albin Michel, 2021.

3 La gangrène et l'oubli: La mémoire de la guerre d'Algérie, Benjamin Stora, Poche, 2005.

4 La gangrène et l'oubli: La mémoire de la guerre d'Algérie, Benjamin Stora, Poche, 2005.

Gilles & Sarah
Fontenay-Sous-Bois





Sarah. J'ai l'impression qu'on commence à parler de ces histoires, les juifs maghrébins. Quand j'ai commencé mes recherches, je croyais que c'était un questionnement très individuel, que j'avais un parcours atypique. Et quand j'ai fait des entretiens de jeunes entre 25 et 35 ans descendants de juifs du Maghreb, j'ai réalisé que mes questionnements étaient des questionnements générationnels.

Je me rappelle que je me disais : « c'est notre propre histoire et on ne la connaît pas ». J'ai vraiment eu l'impression de partir en archéologue, même les termes étaient à redéfinir. Par exemple, mon père utilise souvent le mot « pied-noir », alors que cela ne devrait pas être le cas.

Gilles. Comment ça ?

Sarah. Parce que les Pieds-Noirs étaient des colons, alors que les Juifs étaient des « indigènes ». Même si la mère de mon père était également fille de colons, par ailleurs très engagée et en rupture avec son groupe social d'appartenance.

Gilles. Je n'avais pas pensé les choses comme ça. Effectivement, les deux étaient en marge de leur groupe d'appartenance.

Sarah. On appartient tous à des groupes sociaux, et on n'a pas forcément une prise là-dessus. Mais on a la liberté de nos choix de vie, de nos engagements. Et donc non papa, tu n'es pas pied-noir, car les Juifs étaient au Maghreb depuis plus de 2000 ans. Pépé descend d'« indigènes » d'Algérie.

Et quand on parle des Juifs d'Algérie, on fait souvent une grosse catégorie, mais en vérité un Juif d'Oran n'avait pas grand-chose à voir avec un Juif de Constantine, qui lui-même n'avait lui-même pas grand-chose à voir avec un Juif de Ghardaïa. C'est l'exil en France qui unifie, qui construit ce groupe, et ça efface toute la diversité qui existait avant.

Sylviane & Lalla
Paris





Lalla. Dans la famille il y a deux approches très différentes de la religion. Une branche qui était très pieuse : ton père.

Sylviane. Il était brancardier, il transportait les malades à Lourdes.

Lalla. Et d'autres qui en avaient un usage de bandit, ils prenaient ce qu'il y avait à prendre et vivaient leur vie. J'interprète ça, pour mon aïeul, comme une sorte de geste féministe... Et les premières conversions étaient des conversions de pain. Les parents voyaient que ce serait une chance pour permettre aux gamins de vivre. Je vais peut-être aller me chercher un café parce que j'ai peur de te couper la parole, je voudrais que tu parles, toi.

Sylviane. À l'âge de 17 ans je suis rentrée à l'hôpital, en tant qu'infirmière. Je suis restée jusqu'en 1959. On est venus en France en 1962, on n'était pas à l'aise là-bas en tant que chrétiens. Aujourd'hui, je suis la seule kabyle dans l'EHPAD, et j'ai toujours peur que cela puisse mal tourner pour moi. Le départ, on a rien réalisé.

Lalla. Tu as toujours eu la peur d'être repérée. Je pense que tu repérais le racisme, même s'il ne t'était pas directement adressé. Tu le voyais sur des gens autour de toi. Et tu mesurais que tu sauvais un peu ta peau d'une certaine façon, jusqu'à ce que ton nom surgisse. Tu étais très agacée quand certains te demandaient comment on prononçait ton nom. Tu as toujours eu la crainte qu'on te démasque et que ça ait des conséquences.

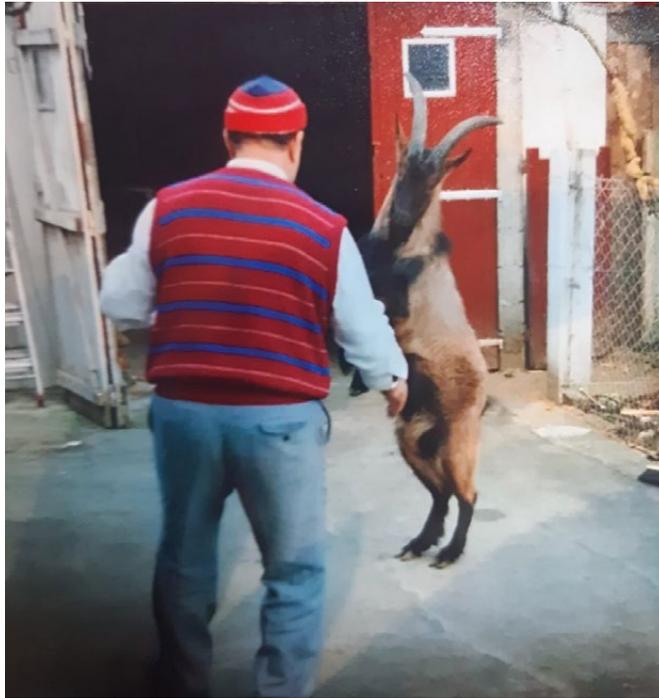
Sylviane. Quand je suis allée en Algérie, au contrôle des papiers, un homme m'a dit : vous êtes kabyle, et vous êtes allée en France pour soigner les Français, au lieu de rester soigner les Algériens. Ça a dû me marquer.

Lalla. Du coup est-ce que ta crainte c'est celle des Français qui seraient dans une démarche imprégnée de l'OAS, ou encore est-ce que tu as peur des Algériens qui pourraient te reprocher ta religion ou le fait de ne pas être restée ?

Sylviane. Les deux ! J'ai la double peine. On a perdu du temps. Quand les Français nous ont envahis, ça aurait pu bien se passer. Ils auraient pu intégrer les « indigènes », comme ils les appelaient. C'est dommage, on ne peut pas réécrire l'Histoire, mais ça aurait évité tant de gâchis, ça aurait évité le départ. Depuis que je suis à l'Ehpad, je pense beaucoup à ça, tout l'ancien ressort...



Nadia & Ali
Chartres



Nadia. L'héritage de la Guerre d'Algérie, ainsi que l'histoire des Harkis et de la communauté harkie dont je fais partie est complexe, difficile, douloureuse.

Et précisément au moment où le président Macron parle de cette reconnaissance, quand il demande pardon au nom de la France pour l'abandon des harkis à la fin de la guerre d'Algérie, j'entends Alice Zeniter à la radio qui dit que ce n'est pas ça qu'on attend, elle met en parallèle cette histoire avec l'Afghanistan au moment où les talibans prennent le pouvoir. Et elle évoque l'abandon des afghans par la France, ceux qui ont travaillé pour la France et sont justement en danger. Et cela a eu lieu précisément au moment de sa prise de parole.

Nadia. Au départ, mon père était avec le FLN. Leur statut de berbère a fait toute la différence, c'est ça qui a été le déclencheur... Jusqu'à aujourd'hui, être berbère au Maghreb, c'est complexe : ce sont des gens que l'on traite mal, qui sont considérés comme ignorants, analphabètes, des "péquenots" qui faisaient les tâches les plus ingrates. On ne leur donnait pas de postes importants au niveau logistique ou en tant que combattants. Mon père m'a raconté qu'un jour, il a dû ravitailler le FLN. Il avait chargé son âne mais ce dernier a basculé, tout le ravitaillement s'est renversé. Il savait très bien que s'il arrivait les mains vides, ce serait très compliqué pour lui... Il a fallu faire un choix : soit continuer à être traité comme un moins que rien, soit choisir d'arrêter de se faire maltraiter.

Les villageois étaient pris en étau, et lui a donc fait le choix de combattre au sein de l'armée française.



Ali. Mon père, qui est issu d'une histoire similaire, m'a également raconté que c'était la faim qui avait été le déclencheur. Parce qu'ils crevaient vraiment de faim, ils vivaient au jour le jour, sa mère faisait une galette d'Aghroum (pain traditionnel), et tu devais tenir avec ça toute la journée. La faim leur est restée en mémoire comme si elle était perpétuelle. Le souvenir de la misère est toujours présent chez mes grands-parents : ils insistent toujours pour qu'on mange à satiété comme si la famine n'était pas loin.

C'est vrai que le fait de continuer à rester soudés nous a vraiment aidés. Il y a et il y avait une vie communautaire, et même si dans le communautarisme il y a parfois des dérives, le fait de rester entre nous et solidaires était une façon de nous protéger. Le fait d'être kabyles et descendants de harkis fait qu'on se comprend tout de suite.

On est assez spéciaux pour les autres maghrébins. Par exemple, quand je vois un marocain dont les parents sont venus du bled, je vois qu'on a pas la même éducation. Oui, on est musulmans, on est également assimilés à des « arabes », mais nous ne sommes pas toujours sur la même longueur d'ondes qu'eux. Le fait aussi qu'on soit de la troisième génération fait qu'on ne vit pas de la même façon, on est plus « assimilés ».

Nadia. Sur le plan personnel, je suis en paix avec cette histoire. Je n'attends rien de personne, c'est mon histoire... Etre d'origine algérienne c'est déjà être marginalisé.e, alors descendant.e de harkis, tu es le marginal du

marginal. Et finalement ce n'est pas si mal car cela te donne un regard plus aiguisé sur tout. J'ai parfois l'impression qu'on est au cœur des choses. Cela permet de tout embrasser : toutes les questions sociétales m'intéressent, je me sens concernée par toutes les facettes de la société française. Il y a la question des harkis qui est présente, et qui en même temps s'efface pour laisser place aux autres injustices vécues par les autres communautés... Et comme on disait, il y a les neurones miroirs qui se mettent en place, tu es dans l'empathie pour toutes et tous. Je me sens concernée par le meurtre d'Adama Traoré, celui de George Floyd, je me sens concernée quand Camélia Jordana commence à dénoncer les violences policières... Quand on est une minorité opprimée par deux pays, on se reconnaît dans toutes les batailles.

Est-ce qu'on est capable d'éduquer enfin à la paix ? C'est ça en fait la question, peut-on arrêter tout ça ? Peut-on arrêter les violences policières ? Les violences institutionnelles ? Désamorcer les tensions qui peuvent exister entre les français ? Pourquoi ne serait-on pas capable de vivre ensemble ? Il n'y a que la paix, il n'y a que par la paix qu'on peut exister. C'est tout. En fait elle est simple l'histoire : plutôt que de chercher son petit intérêt personnel, de chercher à chaque fois à sauver sa peau... Et si on se sauvait les uns les autres ?

Ali. C'est long, les réponses qu'on fait à tes questions. Ce sera comme la tapisserie de Bayeux !



Omar & Denis-Nabil
Noisy-le-sec



Omar. Mes deux parents viennent du village d'Aourir Ouzemmour en grande Kabylie. Mon père est allé en Tunisie dès les années 20, il suivait les traces de son père. C'était une façon de survivre, puisque c'était la misère en Kabylie. Les terrains étaient sans cesse réquisitionnés par l'armée, on empêchait même les gens de promener leurs troupeaux, on leur mettait des amendes... Mon père a eu l'occasion d'avoir une bien meilleure situation en Tunisie. Il avait des boutiques de tissus dans la médina de Tunis et on habitait à Siliana, à la campagne, dans une ferme. On se sentait tunisiens, même si à Siliana on nous appelait les Algériens. Ma mère et mon père parlaient kabyle entre eux, et nous, les enfants, on leur répondait en tunisien.

En novembre 1956, j'avais 6 ans et j'étais en Tunisie. Quand je suis sorti de l'école, ma mère m'a appelé et m'a serré contre elle. Je ne comprenais pas ses pleurs. C'était l'heure du déjeuner, j'ai vu les autres femmes pleurer sans comprendre. Je voulais aller à l'école, mais je pleurais aussi sans savoir pourquoi. Un autre élève m'a dit en rigolant : ton père est mort, et je n'ai plus eu la force de manger. Ce n'est que le soir qu'on m'a expliqué que mon père était en déplacement à Tunis, et que c'est mon oncle, le frère de ma mère – que je ne connaissais pas – qui avait été assassiné en Kabylie. Il avait été fusillé, sans jugement, sans rien. Peut-être qu'il avait été également torturé, on n'en sait rien. En tout cas, normalement, c'est un prisonnier de guerre, donc on doit le mettre en prison et le juger. Il avait 28 ans, ma mère en a été très affectée, c'était son petit frère.

Ensuite, en 1958, le village de mes parents a été

évacué. Comme les moudjahidines allaient se ravitailler là-bas le soir, tous les villages les accueillait. Les villages avaient des codes entre eux, il n'y avait pas de téléphone ! Par exemple, quand les soldats français arrivaient, certains criaient pour se faire entendre d'un autre village, un endroit qui était peut-être à 30 minutes. Avec ces cris, ils comprenaient que les moudjahidines devaient s'enfuir, il y avait un cri pour dire tout se passe bien, et un autre pour les soldats arrivent.

Quand les villages ont été évacués, ils ont dû tout laisser : les arbres fruitiers, leurs maisons, leurs chèvres... On les a autorisés à prendre seulement un ou deux sacs de jute avec leurs vêtements. C'est là qu'ils ont été amenés dans les villages de regroupement dans les plaines ce qui permettait à l'armée française de jeter du napalm la nuit ou de bombarder... Ils disaient qu'il fallait couper toute zone de repli aux rebelles.

Quand ceux de notre famille sont retournés dans la maison familiale en 1962, c'était un amas de pierres. Et les pierres elles-mêmes étaient noircies. Nous nous sommes installés à Alger, et, jusqu'à l'heure actuelle, la maison en Kabylie n'a pas été reconstruite. Quand j'avais 25 ou 30 ans, la famille en Kabylie me disait : c'est votre héritage, il faut vraiment construire quelque chose. Mais j'étais à Alger, je poursuivais ma carrière d'urbaniste, je ne savais rien faire dans les métiers d'agriculture ou dans l'élevage. Peut-être que ce sont les enfants qui vont reconstruire !

Denis-Nabil. J'ai toujours connu l'histoire familiale du côté paternel, du moins dans ses grandes lignes, l'exil en Tunisie, le retour en Algérie.

Ça a toujours été particulier de l'expliquer aux autres, car ces derniers avaient du mal à saisir qu'il puisse y avoir une complexité dans les histoires migratoires. Les personnes occidentales voient toujours la migration comme le fait de personnes venues d'Afrique qui vont en Europe, alors qu'un grand nombre de mouvements migratoires, encore à l'heure actuelle, se font entre pays du Sud.

L'histoire, c'est ma tante Latifa qui me l'a raconté. Selon elle, mon arrière-grand-père berger avait parcouru le chemin à pied, de la Kabylie à la Tunisie, avec ses bêtes. C'était une histoire un peu fantastique et quand elle me la racontait je trouvais cet ancêtre mythique et si courageux, je me disais mais comment est-ce que je pourrais moi, avec mes game boy, marché des centaines de kilomètres.

Mais quand j'ai raconté cette histoire à papa, il m'a dit : ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Chacun a sa vision des faits et l'histoire familiale est un peu parcellaire, parfois contradictoire. La chose sur laquelle tout le monde s'accorde, c'est que la vie était plus facile en Tunisie, le statut d'«indigène» était plus simple à vivre là-bas. C'était plus facile d'ouvrir un commerce et d'accéder à la propriété, par exemple. Quand j'étais petit, je n'ai pas fait le lien tout de suite avec la colonisation de la Kabylie. C'est bien plus tard que j'ai appris que des villages avaient été brûlés, incendiés, que des gens avaient été tués en masse. Je crois que je l'ai découvert moi-même avec des lectures trouvées chez ma tante Henda, c'est là que j'ai compris que cet ancêtre n'avait probablement pas le choix.

Avec ton projet, j'ai compris que j'avais une arrière-grand-mère dans un camp de regroupe-

ment. Ça me fait bizarre, c'est comme si on me racontait un morceau d'histoire oubliée, mais que je ne ressens pas comme quelque chose de très personnel, ne connaissant pas bien ces ancêtres. C'est comme si on me racontait une histoire collective, qui me concerne aussi, qui concerne mes origines, mon peuple, mais pas forcément quelque chose de directement intime. Et en même temps, j'ai le sentiment que c'est quelque chose d'enfoui, de caché, et qu'il y aurait beaucoup à faire sur cette histoire.

Nous, enfants de la France coloniale, ne sommes pas nous-mêmes des colonisés. Il faut ressortir toutes ces histoires oubliées et qui concernent nos aïeux, mais en même temps il ne faut pas prendre la place de nos ancêtres. J'aurais l'impression d'usurper leur place si je prenais le rôle de victime.

Ma mère est née en 56, c'est une enfant de la guerre, elle a vécu ses premières années à Alger, en plein centre-ville, près d'une caserne. C'est assez incroyable de se dire ça, de se dire que cela a forcément un écho, une résonance dans notre façon d'être... il y a ce fameux moment où elle aurait pu mourir parce qu'une vitre avait éclaté, à cause d'une bombe, mais elle a été protégée par la couverture qu'elle avait la manie de tirer au-dessus de sa tête. Ce sont des souvenirs d'enfance, je ne sais pas si elle en a tant que ça. En quelque sorte, je pourrais le comparer avec ma propre enfance, même si c'était sans doute beaucoup plus intense à cette époque que pendant la nôtre mais... moi, qui suis né en pleine guerre civile... Je me demande comment elle a pu vivre ça, quel travail intérieur elle a pu faire pour revenir sur les traces peut-être enfouies au fond d'elle même, de cette tension extrême, de ces traumatismes... Et je me suis parfois posé cette question, est-ce que naître et vivre mes premiers mois en pleine guerre civile a pu avoir un impact... j'ai plus de questions que de réponses.





Sophie & Mina
Aubagne



Mina. Je crois que la douleur de la perte de mon mari il y a quelques années est beaucoup plus profonde que celle de mon enfance. Lui et moi étions de cultures très proches, ses parents ont fui le franquisme, son histoire était très proche de la mienne...

Je suis née près de Constantine le 12 janvier 1954, en plein dedans... La guerre a été déclarée en novembre 1954. Ma famille avait des terres à 35 kilomètres de Constantine. Par la suite, nous sommes venus en ville.

Mon père était moudjahidine, il a été tué, je pense en 1959. Ma mère a pris la relève, elle était messagère, elle allait jusqu'à Alger, Bab-El-Oued... En 1961, à Constantine, ils sont venus la chercher. Elle avait quand même eu le temps de marier mon frère aîné quelques semaines auparavant, elle avait dû se dire : il faut qu'il ait une famille avant que je parte.

Ils sont venus la prendre une première fois. La première fois, elle est revenue. Je me souviens qu'elle racontait la torture : ils lui ont décollé les ongles, l'électricité, enfin tout ça...

Et puis une deuxième fois, je pense que c'étaient à cause des harkis qui habitaient à côté. J'en suis certaine, parce que je me souviens très bien de l'un d'entre eux, qui venait toujours nous questionner, avec des bonbons et des chocolats. Il demandait où était ma mère, je suis sûre que c'est lui qui l'a dénoncée. Ils sont venus, ils voulaient prendre mon frère aîné. Mais elle a dit : non, prenez-moi, lui vient de se marier. On ne l'a jamais revue. On ne savait pas si elle était morte. C'est quasiment 10 ans après qu'on a eu

plus d'informations, grâce à mon frère qui travaillait à la mairie.

Il y avait beaucoup de femmes qui faisaient comme elle à l'époque, les femmes algériennes sont courageuses... Quand vous m'avez demandé de ramener un objet, j'ai amené ce livre, *Des héroïnes algériennes dans l'histoire* de Tahar Oussedik, je me le suis procuré mieux connaître l'histoire des femmes en Algérie.

C'est un cousin germain de mes parents qui m'a adoptée. Lui et sa femme, une française, n'arrivaient pas à avoir d'enfant. Ils habitaient en France. Et moi, je suis arrivée en 63. J'ai pris le bateau, est-ce que c'était à Skikda ou à Annaba, je ne sais plus. Ça avait duré trois jours, j'étais malade comme un chien, je me rappelle de ça. Je suis arrivée à Marseille, je me souviens très bien des escaliers et du port. En France, j'ai tout de suite considéré mes parents adoptifs comme mes vrais parents, et puis ils étaient très gentils avec moi. C'est vrai que toutes ces histoires, il y a de quoi écrire un roman...

Par la suite, j'ai fait des études d'infirmière, et c'était compliqué parce qu'il fallait avoir la nationalité française. Ça m'a un peu bloquée pendant quelques années, je n'ai pris la nationalité qu'en 1979. Je ne voulais pas. Quand j'ai eu le récépissé de naturalisation, que je l'ai porté au bureau, j'ai pleuré. Mon père adoptif l'a très mal accepté. Il n'a jamais pris la nationalité. Lui et ses cousins ont connu les rafles à Paris, il y en a même un qui a été en prison à Chantilly... On s'est disputés, c'était très dur de lui faire accepter.

Le FLN a fait de sales choses, a torturé aussi, mais la France a quand même bien plus massacré, c'est

évident. Ils étaient plus forts, plus armés. Il y a eu des centaines de milliers d'orphelins après 62. Il faut juste reconnaître certaines choses, c'est tout. C'est une honte, je trouve, de coloniser un pays. Même si on était dans la misère, après tout, on n'a pas besoin d'eux, les algériens pouvaient bien cultiver la terre à leur rythme, à leur façon. Et puis, si c'était si bien que ça, la colonisation, pourquoi la génération de mon cousin n'a pas appris à lire et à écrire. Aucun d'entre eux n'a appris - ou peut-être un seul...

On a du mal en France avec tous ces sujets, c'est trop douloureux, certains disent que c'est encore trop tôt. Dès qu'on parle de la guerre d'Algérie, c'est le cirque. Les Allemands par exemple ont reconnu leurs torts pendant la guerre, mais la France a du mal avec ça.

Je suis retournée en Algérie plusieurs fois dans les années 70. Et depuis, plus rien. Il y a des choses dont on se rappelle, c'est vrai, des choses qui nous marquent... quand on habitait la maison de campagne, je me souviens qu'on se cachait parfois dans des grottes. Parce que les soldats arrivaient en hélicoptère sur les collines. On se cachait avec mes parents, mes cousins, je ne me souviens pas quel âge j'avais, j'étais très petite. Je crois même me souvenir de la fois où on est venu m'annoncer que mon père avait été tué par balle, on lui avait tiré dans l'aine. Je n'ai pas vu les massacres, mais je sais qu'il y en a eu, au loin dans les villages. La torture, l'eau, l'électricité...

En France, j'avais une collègue dans le mari avait fait la guerre d'Algérie, du côté français. Il était en grosse dépression, tellement il avait fait des choses horribles. Je crois qu'ils avaient même tiré sur des femmes enceintes. Il s'est pendu quelques années après. Il ne pouvait pas survivre à ce choc. Il était très jeune quand il était là-bas, et on se parlait à l'hôpital. Il me disait : tu sais là-bas, j'ai fait des trucs pas très jolis. Le

pauvre, il était gentil comme tout en plus.

Je crois qu'il ne faut pas trop remuer le passé, parce que sinon on ne s'en sort jamais, on ne vit plus. Il ne faut rien renier, mais il faut vivre.

Sophie. Je suis née en 1987, et je pense que la question de l'identité, dans les années 90, on s'en foutait complètement. Parfois ma mère disait « tiens, il a un nom rebeu » en parlant de l'un des enfants de l'école, et elle était contente, il y avait une sorte de nostalgie. Elle me disait « bonne nuit » en arabe, on ne mangeait pas de porc, mais en dehors de ça on n'avait pas vraiment de culture maghrébine à la maison. Les gens que je pensais être mes grands-parents s'appelaient Henriette, une femme française et Mustapha, d'origine algérienne. Et comme Mustapha ressemble un peu à ma mère, je ne me suis jamais posée de question.

Un jour, il y a eu une dispute entre ma mère et mes grands-parents, ma mère a pleuré, ça m'a fait bizarre, ma mère ne pleure jamais. Une sale engueulade, qui s'est finalement arrangée. J'ai entendu : « ils ne me considèrent pas comme leur vraie fille ». Je m'en souviens très bien, on était dans la chambre, et ma mère m'a dit : « écoute, pépère et mémère ce ne sont pas mes vrais parents ». Elle m'a tout raconté, l'histoire de ses parents qui faisaient partie du FLN, qui ont été tués quand elle avait 9 ans. Ça m'a estomaquée, je n'aurais jamais imaginé autant de souffrance, je suis vraiment tombée des nues...

Ensuite, on en a pas spécialement parlé. Je ne pense pas que c'était tabou, je crois qu'elle se disait : « ce sont mes affaires, j'ai pas à imposer ça à mes enfants ». Ça ne me hante pas, mais j'y pense.

Il suffit d'une chose pour que tout revienne... par exemple quand je tombe sur une publicité sur internet pour faire le test ADN. Ma mère

est très fière de ses parents, et pourtant, tu te rends compte que, j'ai appris leurs prénoms aujourd'hui, avec ta venue. Beija. Je ne connaissais pas ce prénom. Beija et Ali.

Je pense que toute cette histoire l'a marquée, mais elle était enfant et je crois que quand c'est trop douloureux, le cerveau fait un blackout. J'ai beaucoup lu sur la souffrance qui se transmet dans les gènes, il faut que je retrouve cet article qui doit être perdu dans les limbes de mon historique Google. Parce que moi, clairement je suis née dépressive. Enfant, j'étais insomniaque, je n'ai jamais été bien dans ma peau... Ça n'ira sans doute jamais et je ne sais pas pourquoi. Un jour, Thierry, mon compagnon, m'a dit qu'il faisait beaucoup de rêves de noyade, alors qu'il nage comme un poisson. Il en parle à sa mère, et elle lui dit : quand j'étais au Sénégal et que j'étais enceinte de toi, j'ai failli me noyer. Thierry m'a dit : peut-être que c'est ça qui revient. C'est peut-être dans le corps, c'est peut-être génétique, je ne sais pas. Je sais que je ne suis pas à plaindre, que j'ai une vie plus simple que celle de plein de gens. Parfois ma mère m'engueule, parce qu'elle a eu une vie beaucoup plus dure, elle a perdu son mari — mon père, elle a perdu ses parents... et je sais qu'elle a raison. Je n'ai pas vécu ce qu'elle a vécu et pourtant ça ne va pas. J'ai parfois pensé au pire. Alors parfois je me demande si ça se transmet, et qu'est ce qui se transmet.

Quand tu m'as contactée, je me suis dit que je n'avais rien à dire : je n'ai aucune forme d'algérianité, si ce terme existe. Je n'ai pas de lien avec la culture maghrébine, mais je n'en ai pas honte pour autant. Contrairement à ma mère d'ailleurs, elle me conseille d'éviter de dire que je suis d'origine algérienne pour éviter d'avoir des problèmes.

Le nom de famille de ma mère sonne comme un nom portugais, donc elle a entendu mille fois des blagues sur les Arabes devant elle, dans le

cadre de son métier d'infirmière : les gens ne se doutaient pas qu'elle était algérienne.

Sur la question des mémoires, j'ai du mal à comprendre les gens qui sont dans la haine, dans un esprit revancharde. Je me dis que les personnes qui s'expriment médiatiquement, quand on lit le récit de leur vie, ils ont pas l'air d'avoir spécialement souffert contrairement à ma mère... Le problème c'est qu'il n'y a pas de place pour la nuance. Par exemple, si ma mère était dans un esprit anti-français, je la comprendrais totalement, parce qu'à sa place, j'aurais les boules. Je pense qu'elle t'a dit qu'elle n'avait pas de haine, mais ce n'est pas pour autant qu'elle oublie. Et finalement ceux qu'on entend s'exprimer n'ont pas vécu ce dont ils parlent, mais ils jouent aux gros bras. On dit toujours : il faut écouter les principaux concernés, mais les principaux concernés, ils sont tous différents, il y a autant de points de vue qu'il y a de personnes.



Nadia & Solal
Marseille



Nadia. Tu as mis en route le micro ? Alors je te disais, mon père était un juif de Turquie, il est ensuite venu en France, à Marseille. Il était marchand ambulancier, comme beaucoup de juifs de Turquie. Ils ont entendu qu'en Algérie il y avait des choses à faire. Mon père s'y est rendu et c'est là qu'il a rencontré ma mère. Entre eux ils parlaient le ladino, c'est un mélange d'hébreu et de vieil espagnol (comme les Juifs avaient été chassés d'Espagne au 15^{ème} siècle). C'était un mariage arrangé, et ce n'était pas toujours évident car ils avaient des cultures très différentes. Les Juifs turcs ne sont pas aussi excités que ceux d'Algérie !

Je n'aime pas qu'on utilise le mot *Pied-Noir*, je ne suis pas Pied-Noir. Je veux mettre les choses au point, parce que les aïeux de ma mère étaient en Algérie avant les Arabes. Je veux que tu voies la photo de mon arrière-grand-mère, comment elle était habillée. Ils avaient les mêmes habits, les mêmes noms. Regarde le nom de cette tante : Ben Khalifa.

Il faut vraiment le dire : pendant la colonisation, il n'y avait aucune volonté d'intégrer les Arabes à la société, les pauvres. C'est comme aujourd'hui, on leur donnait le sale boulot. C'était vraiment la ségrégation.

Mes parents vivaient avec très peu, ils n'avaient pas de voiture, ils n'achetaient rien à crédit. Mais ils avaient une vie très intense. Avec eux tout était beau, tout était sympathique.

Il y a six ans, j'ai fait quelque chose de merveilleux, je suis parti trois jours à Oran avec mes trois fils.

Solal. Et la folie que tu as faite de partir toute seule, la fois d'avant. Elle ne nous a rien dit, on arrivait plus à la rejoindre.

Nadia. Écoute-moi, c'était en 2000, et je n'avais pas trop la forme. Mon fils Samuel avait un ami algérien, qui m'a aidé pour faire le visa, et sa famille m'a reçue à Oran. Je ne l'ai dit à personne à part une amie. Pour ne pas qu'il m'en dissuade. La famille oranaise a été tellement adorable avec moi, on m'a emmenée partout. J'ai eu mon frère au téléphone et il a dit «pé-tard il pleut à Marseille». J'ai répondu : «là où je suis, il fait très beau». Il a demandé où j'étais. J'ai répondu à Oran. Il a hurlé : «quoi !». Et pourtant sans le comprendre de suite, ce voyage en Algérie m'a libérée de peurs que j'avais depuis longtemps.

Les affrontements avaient surtout lieu dans les montagnes, mais les dernières années, 61, 62, c'était vraiment la guerre civile à Oran. Ma mère a décidé qu'on partait en France. Mon père n'est pas venu tout de suite, il était apatride.

Après cette belle enfance, la France a été la chose la plus horrible qui me soit arrivée. Comme mon père n'avait pas de nationalité, et que ma mère n'avait jamais travaillé de sa vie, elle est devenue concierge rue Alexandre Dumas à Paris. Et là, ça a été la dégringolade. C'était horrible, une loge de concierge, à Paris. C'était triste, c'était petit. En plus de ça mon père était diabétique et il a commencé à perdre la vue.

Solal. Ma mère m'a tellement parlé de l'Algérie, je me dis que je me sens africain. Par exemple, la dernière fois dans le train, tout le monde

était assis, seuls ma femme et moi étions debout avec nos enfants. Personne ne s'est levé. A un moment, en parlant à des gens, j'ai dit : « là d'où je viens, ça ne se passe pas comme ça ». Un homme m'a dit : vous venez d'où. J'ai dit « d'Algérie », il était choqué. Parfois je dis que je suis d'origine algérienne, mais je ne sais pas si je suis d'origine algérienne.





Yves et Jess
La Valette-du-Var



Yves. La plupart des métropolitains s'imaginaient que les Pieds-Noirs étaient tous des gens qui avaient des hectares de terrains et fouettaient leurs employés. Alors que la plupart avaient de petits métiers, comme mon grand-père qui avait une épicerie, ou mon père qui était gendarme.

En 1962, beaucoup voulaient rester mais ceux qui ont été à la tête des groupes indépendantistes, le FLN, le MNA, ne voulaient plus des Européens. De Gaulle, quand il a signé les accords pensaient que 300000 ou 400000 pieds-noirs partiraient mais la quasi-totalité est partie. La valise ou le cercueil. Je ne te parle même pas des harkis (mon père qui était gendarme les avait défendus) ils ont été assassinés, ils ont été complètement abandonnés par le gouvernement.

Mon père était fonctionnaire, les fonctionnaires ont eu le droit à de vrais déménagements. Car il est resté après l'indépendance pour transmettre des informations aux nouveaux dirigeants de la gendarmerie, cela faisait partie des accords d'Évian. Il était en algérie depuis 1947, il avait été muté de la métropole à un petit village près de Djelfa. Un soir, avec un collègue, ils ont été faire le mur, et ils sont allés dans un bal. C'est là qu'il est tombé amoureux de ma mère. Ma mère est une Juive d'Algérie, je pense que sa famille était là depuis l'expulsion des Juifs d'Espagne, au XVème siècle. Mon père a été accepté par sa belle-famille, mais ce n'était pas forcément évident, pour une famille juive du sud de l'Algérie, d'accepter un « goy ».

Ma grand-mère, Georgette, est décédée deux

ans après son arrivée en France. Une attaque cardiaque. Je pense qu'elle n'a pas supporté le départ. Ils sont partis avec deux valises, je suis parti avec eux en caravelle.

Avant l'arrivée des Français, les Juifs avaient un statut inférieur à celui des musulmans. C'est grâce au décret Crémieux qu'ils sont devenus des citoyens à part entière. Et puis ils ont perdu cette citoyenneté pendant la Seconde Guerre. Vers 1941, mon oncle du côté juif a été interdit d'école. C'était le cas aussi pour les avocats et les médecins. En définitive, comme les avocats et les médecins ne pouvaient pas exercer, ce sont eux qui leur ont donné des cours, donc quand ils sont revenus à l'école, ils étaient plus en avance que les autres.

Il n'y a pas de groupe homogène, chez les Pieds-Noirs, ni chez les Arabes ou les Kabyles : il y a de tout. À l'époque, il y avait une grande amitié entre eux.. On avait la même culture, la même cuisine, la même musique. Pour te raconter une anecdote, mon grand-père avait des problèmes d'argent, et un commerçant arabe, un ami à lui, lui en a prêté. Si seulement ils avaient laissé les communautés vivre ensemble après l'indépendance...

Les accords d'Évian n'ont été respectés que par les autorités françaises, et il y a eu énormément d'assassinats à partir de mars 62. Le 5 juillet 1962 des atrocités ont été commises à Oran, cela a d'abord été caché. Alors que les Pieds-Noirs se dirigeaient vers les ports, il y a eu des massacres.

Les Français n'ont pas réagi, ils avaient pour

ordre de ne rien faire, jusqu'au moment où l'un d'entre eux a désobéi, et a ouvert le feu. Tout ça a été caché par les deux camps : par les Français et par les Algériens. Et ça a provoqué le départ définitif. C'est dommage. Ça aurait été un beau pays s'ils avaient trouvé une façon de cohabiter.

J'avais un copain d'école qui s'appelait Chabert, son père avait une petite ferme, il était instituteur. Ils ont tous les trois été tués, lui, son père, sa mère. Par leurs propres ouvriers qui ont dû eux-même être menacés par le FLN. J'ai vu le sang dans la voiture qui a été amenée à la gendarmerie. Nous, les fils de gendarmes, on allait partout, on avait les informations avant les autres. Qu'il s'agisse d'accidents de la route, de violences domestiques, ou d'assassinats.

Mon plus gros chagrin, j'étais petit, j'avais 8 ans. J'étais devenu copain avec le fils d'un militaire, qui venait juste d'arriver de métropole. Il m'avait offert un petit porte-monnaie en demi-lune je m'en souviens très bien. Un jour, ils sont tombés dans une embuscade, ils ont été une dizaine à avoir été tués. Il y eu la levée des corps dans des cercueils plombés, et moi, je pleurais toutes les larmes de mon corps. C'était le premier décès de quelqu'un dont je me sentais proche. Je me sens désolé, car j'ai oublié son nom. Ce petit militaire, j'aurais aimé me souvenir de son nom. C'est lui qui m'a fait le plus pleurer. L'Algérie pour les Pieds-Noirs, les Juifs, c'est une grosse fêlure...

Jess. J'ai vraiment grandi dans cette histoire. J'en ai entendu du parler toute ma vie, depuis que je suis gamine. Ça fait partie de l'histoire de ma famille, de la mienne, j'ai presque l'impression que j'y suis allée, de l'avoir vécu. Quand mon père raconte les lieux, les personnes, je les vois vraiment, quand il te raconte l'anecdote du képi, j'ai l'impression de tout voir, la voiture, la route...

Mon père a une forte personnalité, depuis que je suis petite, j'ai comme avalé ses paroles. Au bac, j'ai eu la guerre d'Algérie. J'étais très sûre de moi, je me sentais ultra calée sur cette histoire. Et pourtant je n'ai eu que 11, parce que le point de vue que j'avais adopté n'a pas plu. Aucun mot de ma dissertation ne venait de ce que j'avais appris à l'école - et de toute façon ce qu'on avait appris était très pauvre. Mon père est un Pied-Noir, son regard n'est pas neutre. C'était sans doute de la naïveté, mais jusqu'à ce que j'aie cette note, je pensais vraiment que je connaissais parfaitement l'histoire de cette guerre, que personne ne pourrait me l'apprendre. J'ai eu un choc, je me souviens même d'avoir engueulé mon père.

J'ai donc d'un côté l'Algérie de mon père, avec, on va dire un tiers de bons souvenirs et d'anecdotes du quotidien, et deux tiers de guerre, de torture, de copains qui se sont fait égorger devant lui... Et de l'autre l'Algérie de ma grand-mère, qui n'est pas du tout la même. Elle ne parlait pratiquement pas de la Guerre. Elle riait de tout, il y avait toujours une forme de légèreté chez elle, rarement de drame. J'aime l'Algérie de ma grand-mère. Par exemple, ce fameux couvre-feu qui était instauré pendant la guerre, elle ne le respectait pas parce qu'elle était toujours en retard. Parfois, elle sortait deux minutes avant le couvre-feu pour aller faire des courses. Un jour, ils se sont retrouvés dans le supermarché, peu de temps avant le couvre-feu et il y a eu des tirs, alors ils se sont tous mis à terre. Elle me racontait ça en rigolant. Elle a toujours été rebelle, elle n'a jamais pensé comme les autres. Elle disait : «on rentre en France, bon ben on rentre en France, on s'adapte».

Et j'ai également l'Algérie de mon grand-père, qui était gendarme, qui est aussi celle du traumatisme.. Mon grand-père était silencieux sur tout ça. Mon père n'a pas voulu t'en parler, mais quand il était petit, lui et ses amis savaient que

leurs pères torturaient des gens. Longtemps, j'ai questionné mon grand-père là-dessus mais il ne voulait pas vraiment en parler, c'était tabou. Je voulais vraiment savoir, je voulais savoir si dans mon sang, dans ma lignée, il y avait des meurtriers, même si c'était dans le contexte de la guerre. Et je n'ai jamais réussi à avoir de réponse.

En ce moment, je suis en train de gérer une histoire de caveau familial, celui de mes arrière-grands-parents en Picardie. J'ai appris que les tombeaux allaient être détruits, du coup je suis en contact avec le cimetière du village pour éviter ça. Et je me suis beaucoup demandée : que deviennent les tombes de nos ancêtres. C'est l'objet de ma prochaine enquête. J'aimerais savoir où sont mes ancêtres en Algérie.

Il y a une sorte de tabou car l'Algérie c'est à deux heures d'avion, et dans la tête d'un enfant de pied-noir c'est à comme à 1000 heures. Il y a une sorte de muraille entre les deux pays, et tu as la sensation que jamais tu ne pourras y aller. Et puis, j'ai peur de ne pas me sentir à ma place, de ne pas me sentir chez moi, d'être rejetée... C'est comme si c'était une autre dimension, l'Algérie d'avant et celle d'aujourd'hui, celle de ton histoire, et l'Algérie contemporaine.





Jad & Anne-Julie
Toulouse



Anne-Julie. J'ai commencé mon arbre généalogique il y a 7 ans. J'ai tracé un arbre psycho-généalogique qui inclut tout : les métiers, les événements de vie, les mariages, les fausses couches...

J'ai appelé ma galerie La papesse en hommage à mon arrière-grand-mère qui était juive et qui était également tarologue. Mais ça, je l'ai su après. Quand j'ai commencé le tarot, je ne savais pas du tout que c'était lié à mes ancêtres. Ma thérapeute a dit : « on va faire un travail sur votre arbre pour comprendre pourquoi vous voulez porter à ce point vos ancêtres ». Et c'est vrai que, parfois, j'ai l'impression de plus porter mon lieu qu'il ne me porte. Ça faisait deux mois que j'avais égaré mon arbre, je me disais que c'était un acte manqué. Et ce matin, quand je suis sortie de la douche, mon mari m'a dit qu'il l'avait retrouvé. Cela faisait deux mois qu'il était égaré et là, il réapparaît pour notre interview, j'ai failli pleurer.

Mes parents ont eu le droit de se marier ensemble parce que leur propres parents avaient fait la guerre d'Algérie. Mes grands-pères se connaissaient, ils avaient été sur le front ensemble. Quand ma mère avait 21 ans et qu'elle a dit qu'elle avait rencontré l'homme de ma vie, mon grand-père a demandé son nom, et il a compris que c'était le fils de son ami. Ils ont donc pu se marier parce que...parce que l'Algérie, quoi ! Après ce sont des familles qui restent en vase clos.

Mes grands-parents s'appellent Fernand et Yvonne, et de l'autre côté Renée et André. C'est dans la lignée de Renée et André qu'il y a le côté juif, c'étaient des Espagnols des îles de Mi-

norque. Mon arrière-grand-mère juive s'appelait Julie Benzaken, elle était tarologue. D'ailleurs je porte presque son nom, puisque je m'appelle Anne-Julie. Elle s'est ensuite mariée avec un chrétien, antisémite, qui lui a interdit de revoir sa mère... ! Elle a eu trois enfants avec lui, Yolande, Michel et Renée, ma grand-mère.

Mes ancêtres étaient tous en Algérie depuis le XIXème siècle. Quand ils sont arrivés en métropole, ils ont bien sûr été très mal reçus. Ils étaient vu comme... des gens vivant au soleil, qui ne foutaient rien de la journée. Comme des Arabes quoi !

J'ai deux représentations très différentes par rapport à cette guerre. Du côté maternel, mon grand-père était fonctionnaire et a été maire dans le Var. Ils sont arrivés dans cette région après le départ, comme beaucoup de pieds-noirs. Quand ils se sont installés, les grands-parents ont dit aux enfants : « voilà, maintenant on ne parle plus de l'Algérie, c'est fini, notre vie est ici ». Le grand-père a pris la décision de s'engager politiquement, il a fait plein de choses, il a notamment créé des associations pour les harkis.

Et de l'autre côté, ils sont vraiment traumatisés. Ils ne sortent jamais de chez eux, ils prennent des médicaments, ils ont Alzheimer tous les deux... Pour eux, l'extérieur de la famille signifie le danger. Mon grand-père est décédé il y a quelques mois, il y avait plein d'associations d'anciens combattants à son enterrement, et c'est mon propre père qui a fait la cérémonie comme il est diacre...

Pendant l'enterrement, j'ai entendu une anecdote...

dote sur lui qui m'a fait comprendre pourquoi il était enfermé à double tour. Je pense qu'il était en stress post-traumatique, qu'il aurait dû aller voir des psy comme la plupart des gens qui ont vécu ça. Apparemment, il avait été kidnappé avec un des chefs du FLN, lui et six de ses amis. Ils ont été amenés à la campagne, mis en rang, attendant d'être fusillés. Et au moment où le chef FLN a vu le regard de mon papi, il s'est souvenu de lui, car la mère de ce dernier s'était occupée de lui 9 ans auparavant. Quand il a compris que mon grand-père était son ami d'enfance, il l'a mis à part et ils ont fusillé tous ses amis devant lui. Quand j'ai appris ça, j'ai pleuré. L'acte d'amour de sa mère a réuni deux personnes qui étaient censés s'entre-tuer. J'ai compris que mon grand-père avait le syndrome du survivant.

J'ai appelé mon fils Jad, sans E. Quand j'étais enceinte tout le monde était persuadé que j'attendais une fille, il y avait tellement de projections. Un jour on faisait une liste de prénoms de garçons, on disait des prénoms à voix haute et là dans mon cœur j'ai entendu : Jad. Mon mari trouvait ça beau aussi. Le lendemain, je fais des recherches sur internet et je comprends que Jad est un prénom arabe qui veut dire : présent de dieu. Avec Simon, on va mettre en commun nos deux arbres généalogiques et créer un cahier pour Jad. Ma mère dit qu'on devrait avoir un livre par famille, un livre qu'on se passe de descendants en descendants pour comprendre d'où l'on vient.

Ce travail de mémoire est capital, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui avec tout ça, avec ces héritages là. Les questions politiques ne m'intéressent plus trop, je n'en fais plus ma priorité, car si tu restes dans cette dimension uniquement, c'est déshumanisé, tu deviens fou.

Ma tante m'a dit que mon grand-père, André,

était surnommé le guerrier aux mains de sang. Pendant la guerre, quand ma grand-mère Renée, qui était sage-femme, allait faire accoucher les femmes, André l'accompagnait avec sa mitraillette. Comme tu ne sais pas sur quelle famille tu vas tomber, il fallait toujours qu'il soit présent. Elle avait les mains pleines de sang, elle pour la vie, lui pour la mort. Et moi, qui fait des performances artistiques avec le sang... Je me dis que c'est ce sang là que je porte, c'est le sang de la famille, celui de la guerre, et celui des accouchements.



Nathalie & Manon
Pau



Nathalie. Mon père Lucien Fontenel fait partie de ceux qu'on appelle les soldats du refus : il a refusé de combattre en Algérie et il en a payé le prix.

Le 30 décembre 1958, il a adressé une lettre au général de Gaulle, en lui annonçant son refus de combattre le peuple algérien. Dans les heures qui ont suivi, il a été transféré de la prison de Périgueux à une autre cellule, non chauffée, dans une prison régimentaire de Bordeaux. Il y a passé deux mois, sans aucune couverture, jusqu'à la mi-février 1959. Ensuite, il a été conduit à la prison de la Légion étrangère à Marseille, et quelques heures après, emmené de force sur le bateau Ville-d'Alger à destination d'Oran. De là, il a été transféré au 26ème régiment de dragons à Kenadsa, à une vingtaine de kilomètres de Colomb-Béchar.

Au printemps 1959, il a été extrait de son cachot en même temps qu'un patriote du FLN, Tid Jawi Julvecourt. On leur a dit qu'ils allaient être traduits tous les deux devant le tribunal militaire d'Alger. Mais, à peine embarqués dans l'avion, ils ont appris que ce n'était pas à Alger qu'ils allaient, mais au fort Fouchet de Timfouchy... C'est là que les tortures ont commencé.

On l'a tellement tabassé dans ce camp où il a été enfermé, enterré vivant, condamné à mort, brimé, insulté, qu'il est revenu avec une épilepsie. Souvenir cruel d'un caporal qui, un jour, a tapé trop fort.

Avec des amis, dont Alban Liechti, j'ai insisté auprès de mon père pour qu'il écrive ce qu'il avait vécu. Il fallait qu'un jour le peuple français sache.

Il est mort du Sida et sa pneumocytose en 1993. Jusqu'au bout, jusque dans la chambre d'hôpital, il m'a dit : « ma Nathalie, fais le, dis le : l'Algérie ».

Je fais publier le livre « Tinfouchy: (Algérie 1958-1960) - Lucien Fontenel, un Français torturé par les Français », chez l'Harmattan en 2011.

Dans les tortionnaires de mon père, il y avait d'anciens nazis, des collabos. On en parle aujourd'hui librement, mais le premier c'était Jospin. Avant, tu ne pouvais pas parler de la guerre d'Algérie. Quand j'étais petite, je me souviens que les gens disaient : « c'est quoi cette histoire, la torture en Algérie? », je passais pour quelqu'un qui invente des histoires. Quand en 2000, Jospin a reconnu que la torture existait en Algérie, et qu'un appel a été lancé dans l'Humanité (l'« Appel des douze »), j'ai signé tout de suite.

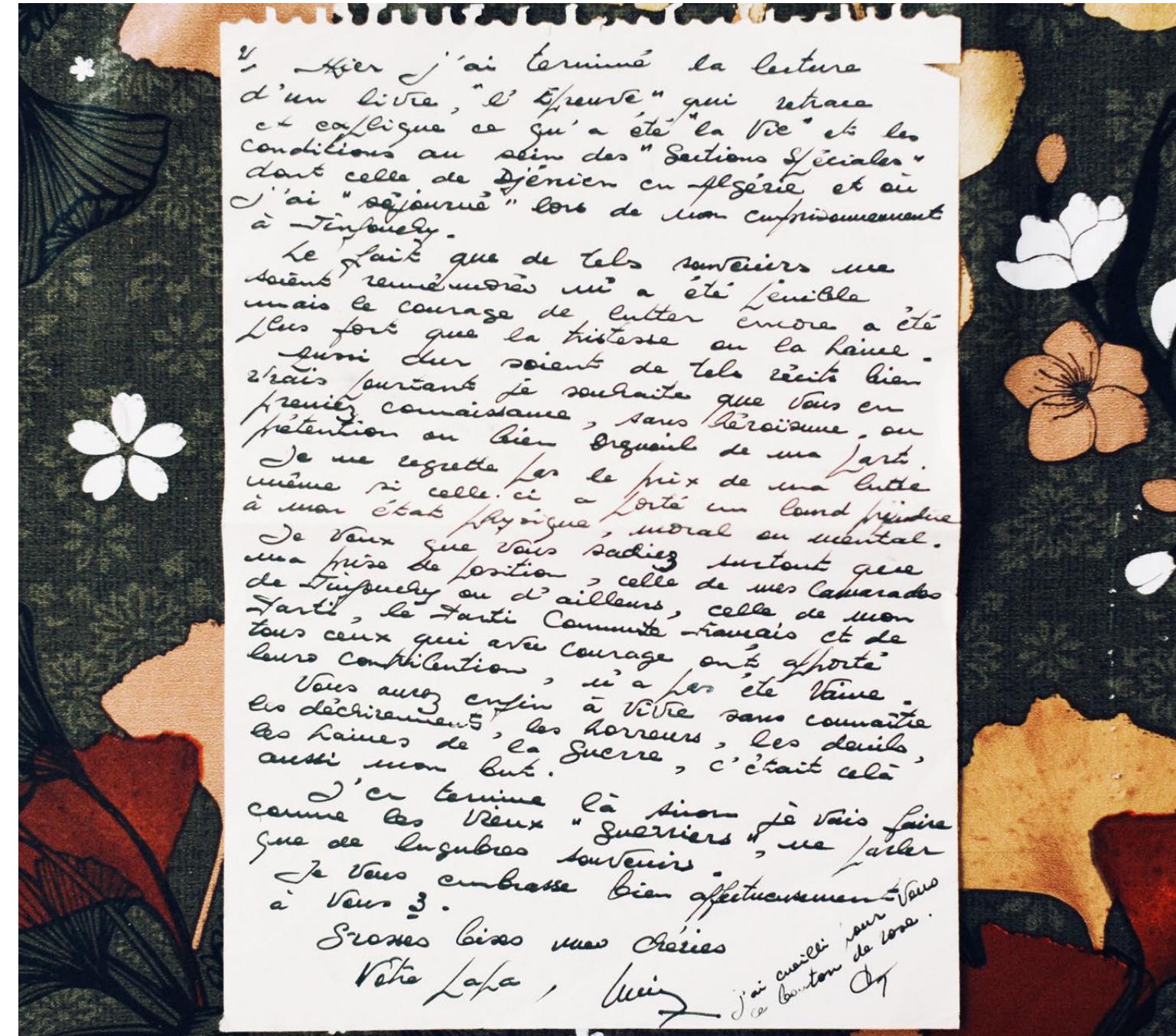
Manon. Je n'ai jamais étudié la guerre d'Algérie à l'école. Pourtant, en terminale, j'avais un prof qui abordait des sujets difficiles, qui prenait des risques. Et moi, c'est quelque chose que j'attendais. On a vu la seconde guerre mondiale un grand nombre de fois, on a vu l'Égypte antique, on a tout vu sauf l'Algérie. Je trouve ça affolant.

Je pense que cela doit être délicat à enseigner, puisque nous sommes tous liés à cette histoire. Je ne l'ai jamais caché, j'ai toujours dit : mon grand-père a refusé d'aller tuer des Algériens. Certains élèves avaient l'air très fiers que leurs grand-pères aient fait la guerre d'Algérie, mais je ne l'ai jamais pris personnellement, j'avais le

recul de me dire que c'était juste des petit-fils fiers de leurs grand-pères.

Je parle de cette histoire parce que j'en suis frère. J'ai cet héritage des deux côtés, du côté de mon père, des résistants communistes également... Mais je ne voulais pas que mes amis puissent avoir des ressentiments envers leurs grands-parents, qu'ils se disent : « ah, il a fait la guerre d'Algérie, alors c'est une mauvaise personne... ».

Nathalie. Un jour, une amie m'envoie chez un ostéopathe qui travaille sur la « mémoire cellulaire ». Les mots « combat » et « lutte » sont beaucoup apparus. À la fin, il m'a dit : « le combat de votre père, le drapeau rouge de votre père, posez-le. Et sortez le drapeau blanc. » Je pense souvent à ça, car c'est vrai que j'étais toujours en guerre. Tout ce que mon père adorait, je l'adorais, tout ce qu'il détestait, je le détestais. En fait, je n'étais pas moi-même, j'étais son ombre. Il a fallu que j'arrive à devenir moi-même. Avant, j'étais très en colère avant, aujourd'hui cela m'arrive de moins en moins. Que tu le veuilles ou non, tu hérites de la colère et du passé de tes parents, c'est-à-dire que tu l'as dans le sac à dos quoi... Ce sont des petites choses qui font que tu portes ça au quotidien. Je pense que je l'ai transformé. Et notamment grâce à mon métier, à mes combats quotidiens. Je pense que j'ai digéré cette histoire, si on peut dire ça comme ça. Et je crois que c'est vrai, que ce qui ne tue pas rend plus fort.



Hier j'ai terminé la lecture d'un livre, "L'Épreuve" qui retrace et collige ce qui a été "la Vie" et les conditions au sein des "Sections Spéciales" dont celle de Djénien en Algérie et où j'ai "séjourné" lors de mon emprisonnement à Tinfouedy.

Le fait que de tels souvenirs me soient remémorés m'a été pénible mais le courage de lutter encore a été plus fort que la tristesse ou la haine. Quoi que soient de tels récits bien plus pénibles, sans héroïsme, ou prétention ou bien orgueil de ma part.

Je me regrette pas le prix de ma lutte même si celle-ci a porté un lourd préjudice à mon état physique, moral ou mental.

Je veux que vous sachiez surtout que ma prise de position, celle de mes camarades de Tinfouedy ou d'ailleurs, celle de mon Parti, le Parti Communiste Français et de tous ceux qui avec courage ont apporté leurs contributions, n'a pas été vaine.

Vous avez enfin à votre connaissance les déchirements, les horreurs, les deuils, les haines de la Guerre, c'était cela aussi mon but.

J'en termine là sinon je vais faire comme les Vieux "Guerriers" me parler que de lugubres souvenirs.

Je vous embrasse bien affectueusement à vous 3.

Bonne nuit mes chéries

Votre Papa, *Luc*

J'ai écrit pour le bouton de l'oreille



Messaoud & Karim
Orléans

REPUBLIQUE ALGERIENNE
DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

FICHE DE RECENSEMENT

OM: Balah
NOMS: Messaoud

Profession: Bouvier
Niveau d'instruction: aucun

Autres langues: néous
Formation militaire: néous
Adresse en France: 34 Rue St Marceau Orléans
Adresse en Algérie: Dessa

Situation de famille: Célibataire - Marié - Divorcé - Veuf.
(Rayer les mentions inutiles.)

Nom et prénoms du conjoint: _____

Date d'entrée en France: 1954
Date d'adhésion au F.L.N.: 1954
Responsabilités assumées: Chef de secteur depuis 1954 jusqu'à 1959 - 1 an de prison politique après meurtre de tu à l'ennemi
Date d'adhésion au Comité de Soutien de l'action du B.P.: _____
Responsabilités actuelles: _____
Activité politique avant 1954: F.L.N.

Observations générales: Je suis malade suite de mon séjour en prison

Fait à Orléans le 14-11-62

Balah

Avec quelques interventions de : Nadia, la sœur de Karim et fille de Messaoud, ainsi que d'Abdel, beau-frère de Karim.

Messaoud. Pour nous les grands responsables du FLN, est-ce que ce n'est pas délicat de parler... J'ai été en prison ici, détenu politique. J'étais chef de secteur de la région : Orléans, Chartres, Blois, Tours, Bourges. Au pire des cas, c'est fini pour moi, j'ai 92 ans.

Karim. Ne t'inquiète pas, elle fait ça pour que cela reste dans les archives de la BNF. Ton témoignage sera enregistré à vie, tu comprends ?

Messaoud. Mon fils, Il y a des discussions qui ne se font pas comme ça. C'est trop délicat. Mais maintenant je vais vous dire...

Karim. Voilà, on y est. Il va tout te raconter tu vas voir, et ça va durer des heures!

Messaoud. En Algérie, mon père avait des élevages de chèvres, mais quand j'allais promener le troupeau, un garde-forestier m'arrêtait. Les territoires étaient les nôtres, c'étaient des terres algériennes. Malgré cela, ils nous mettaient des amendes et nous empêchaient d'y accéder. C'est pour ça que j'ai voulu aller en France. Sans ça, je n'y aurai jamais pensé. En arrivant, je suis d'abord allé dans le Pas-de-Calais, j'ai travaillé dans le bâtiment. Un ami m'a proposé d'aller à Paris, mais moi je ne parlais ni français, ni arabe, uniquement le tamazight (le berbère). J'avais 18 ans, il fallait que je survive et j'ai préféré saisir l'occasion d'aller en Allemagne, grâce à des amis chaouis. Je dois beaucoup à la solidarité chaouie. Un jour, en Allemagne, quelqu'un m'a

dit : « viens avec nous, on est en train de faire la Révolution ». Mais qu'est-ce que j'y connais à la Révolution ! Il fallait cotiser pour le drapeau de l'Algérie. Mais je ne savais pas ce que c'était. Nous, dans le patelin des Aurès, on ne connaissait pas le drapeau algérien. C'est là que tout a démarré.

Les autorités ont compris qu'on faisait de la politique et on a été expulsés. Je suis donc arrivé à Orléans, le 27 octobre 1954. À l'époque, personne ne parlait ni du FLN ni de l'Algérie, même s'il y avait déjà des fellaghas dans les montagnes... Les Français disaient que c'étaient des bandits, des voleurs, qu'il ne fallait surtout pas les aider.

Comme mes collègues avaient des enfants, c'est moi qui ai été désigné pour mener certaines actions. En 1958 j'avais déjà recruté 1400 personnes qui avaient cotisé pour le FLN. 1400 personnes madame !

Karim. Quand il s'est mis avec ma mère, qui avait la nationalité française, plein de gens lui ont dit : pourquoi tu t'es mis avec un chef du FLN.

Nadia. Parce que notre mère était fille de harkis, fille de harkis mariée avec un chef du FLN !

Messaoud. J'ai été un an en prison. Les derniers temps, il y avait deux personnes qui me surveillaient jour et nuit. J'ai fini à Saint Maurice l'Ardoise, avec 1750 autres personnes qui combattaient pour la révolution algérienne. Et là-bas, Madame, il en est passé sur la tête de Mr Balah, si vous voyez ce que je veux dire... Ensuite, j'ai été interné dans le camp du Larzac.

Nadia. Il a été torturé, avec l'électricité, je ne sais pas s'il voudra t'en parler...

Messaoud. Voilà comment ça s'est passé pour moi. Ensuite, il fallait que je fonde une famille, que j'aie une femme. Quand j'ai fait tout ça, j'étais encore célibataire.

Nadia. Parle lui d'octobre 61.

Messaoud. En tant que chefs du FLN, on disait aux manifestants que même si la police les frappait, il ne fallait surtout pas prendre le taxi car les taxis les amèneraient au commissariat. Ce jour-là, 72 personnes ont été balancées à la Seine, peut-être plus.

Karim. Je crois qu'il ne t'a pas entendu, il est dur d'oreille. Est-ce que tu étais là en octobre 61 ?

Messaoud. Oui, bien sûr. Mais il fallait que chacun se cache.

Karim. Toi, tu t'es caché ?

Messaoud. Je ne vais pas me cacher tout seul. Il y a l'équipe.

Karim. Mais à Paris, en octobre 61, tu y étais ?

Messaoud. Ils ont attrapé certains hommes de mon équipe. Papon, un âne aurait fait le travail mieux que lui. Tu peux regrouper les prisonniers politiques, mais balancer les gens à la Seine, est ce que c'est un truc de bonhomme de faire ça ? Ça ne devrait pas exister, des choses pareilles... Ensuite j'ai travaillé, j'ai travaillé. J'ai eu une médaille de travail.

Abdel. La voici. Et là, la médaille algérienne. D'un côté, il a la plus haute distinction algérienne, l'équivalent de la légion d'honneur, et de l'autre côté une médaille du travail, qu'on donnait à tout salarié en fin de carrière. D'un côté, un

simple ouvrier, et de l'autre une sorte de Jean Moulin d'une certaine façon, qui a œuvré en toute humilité.

Karim. Mes parents sont issus du même village. Quand mon père était en France, il a aidé les gens du village à venir s'installer. Comme il était seul, il a voulu se marier. Au départ, ma mère ne voulait pas se marier avec lui, elle avait des visions sur quelqu'un d'autre! Elle voulait quelqu'un qui aie une voiture, mon père en avait une, mais il ne cochait pas toutes les cases comme il avait fait partie du FLN. Pourtant, le père de ma mère était dans la même optique que mon père : la guerre est finie, on passe à autre chose. Mais ils ont dû avoir peur du regard des autres.

Il y avait parfois des disputes dans les réunions de famille, par exemple avec le frère de ma mère. Mon père et lui s'aimaient beaucoup, mais ils étaient comme chien et chat dès qu'ils parlaient politique.

Abdel. C'était passionné, on va dire... Et le lendemain, comme si de rien n'était, on remet une pièce dans le jukebox et ça reprend. Si mon beau-père a une idée en tête, même si 300000 personnes sont devant lui à dire l'inverse, il ne bougera pas d'un iota et continuera à argumenter. C'était bien plus intéressant à voir que nos élus dans l'hémicycle.

Karim. Au départ, je ne parlais pas de mon histoire. Je ne voulais pas parler de tout ça. Je voulais essayer de faire mon trou discrètement. Sauf qu'à chaque fois, l'histoire te rattrape. Quand j'avais des conversations avec des algériens ou des immigrés qui sont venus dans les années 80, je ne leur parlais pas de mon père, je disais : « ma mère est fille de harkis ». Et là, ils passaient pour des traîtres bien sûr. A ce moment là, je leur disais : « mon père était chef de secteur du FLN ». Je ne voulais pas leur dire tout de suite, pour voir leur réaction. Moi, je

suis au milieu, je comprends le point de vue de mon père, et je comprends celui des autres.

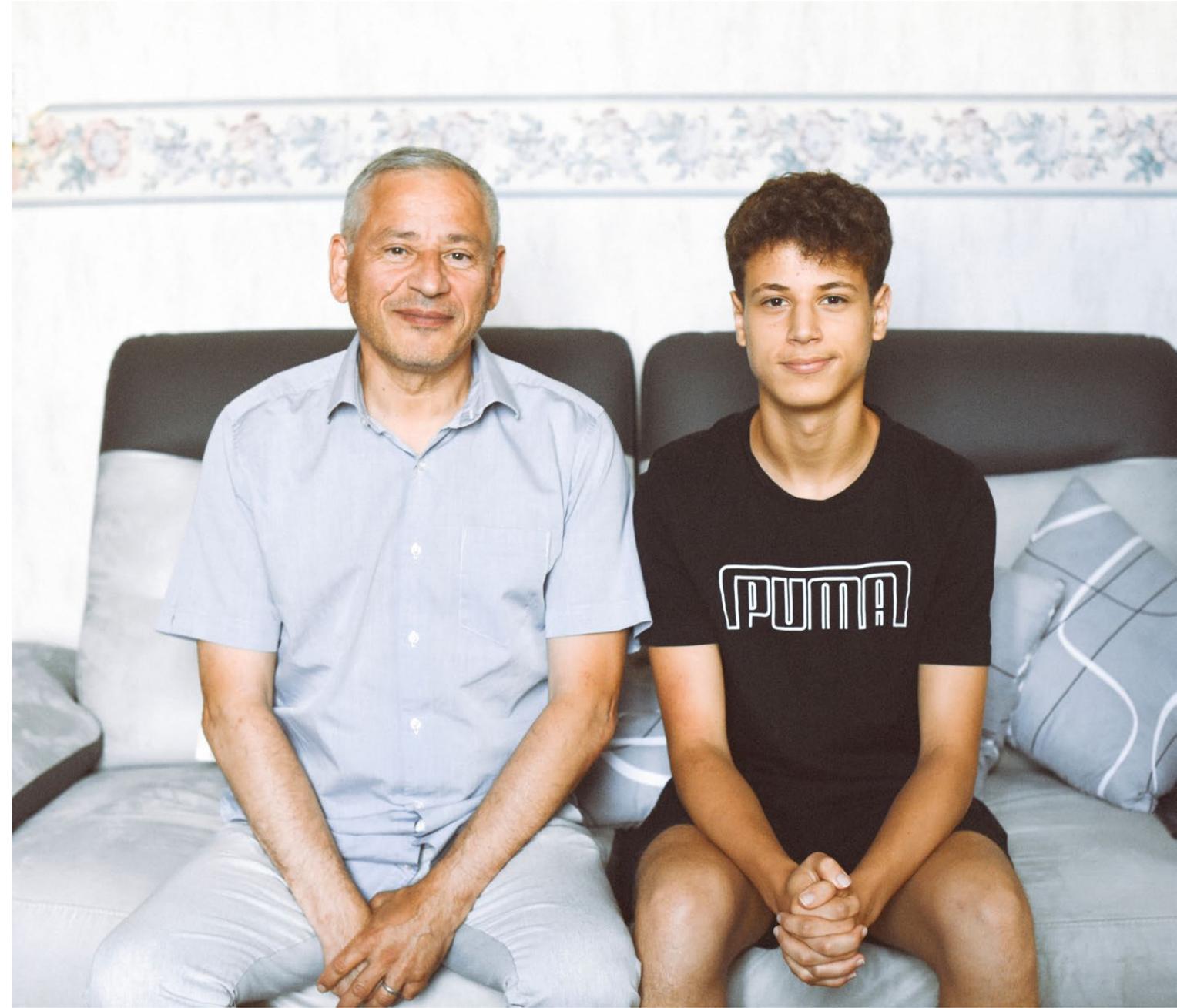
Certains harkis ont dû prendre une décision en trois ou quatre minutes qui a ensuite influencé toute leur vie, et toute leur génération derrière. Nous, aujourd'hui, nous avons du mal à faire des choix pour choisir une machine à laver, alors imagine ce que c'est, quand tu as des militaires français, leur arme pointée sur toi, qui disent : alors tu viens avec nous ou pas ? Je caricature un peu bien sûr. J'ai des amis qui ont fini par changer d'avis et par comprendre au fur et à mesure que j'expliquais cette histoire.

Mes parents m'ont toujours dit : les gens ne sont pas racistes, il faut vivre avec eux, il faut apprendre à vivre avec eux. Donc toi tu pars avec cet état d'esprit. Sauf que quand tu commences à faire tes premières expériences, tu te dis qu'il y a un souci. Par exemple, pour avoir un appartement, on me dit que je ne correspond pas aux critères, alors que j'y correspond, et quand je rappelle avec un nom français, on me propose une visite... Forcément, tu commences tout doucement à te poser des questions.

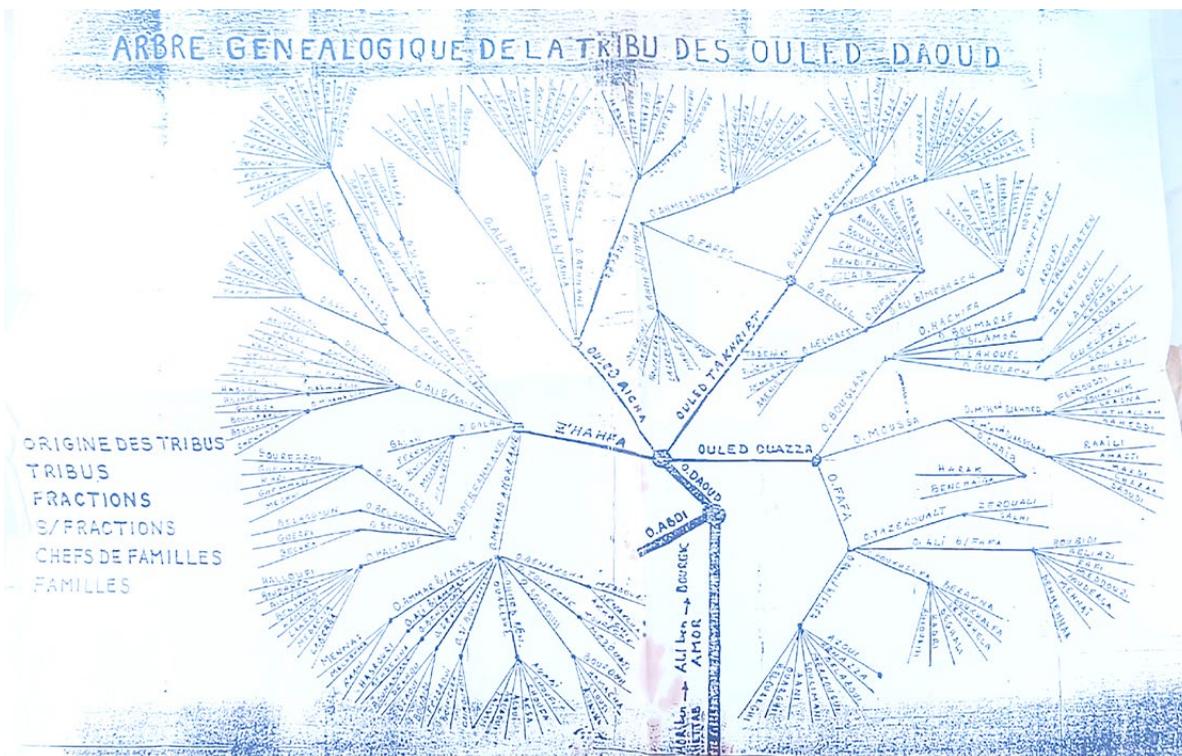
Mon père nous disait toujours d'être ouvert, de se mélanger aux autres. Pourtant, s'il y en a un qui aurait pu avoir la haine, c'est lui. Après la guerre, je pense qu'il a voulu mettre tout ça de côté. Il s'est dit : « j'ai des enfants, je n'oublie pas, mais c'est une partie de ma vie qui est derrière moi ».

Après tout, il aurait pu faire sa propagande, raconter ce qu'ils lui ont fait... Il a quand même eu des câbles électriques dans les doigts de pied, des coups de poing dans l'estomac, je t'ai envoyé les certificats médicaux. Mais il ne l'a jamais fait. Il nous a toujours dit : il faut vivre avec tout le monde. Et c'est ce qu'on essaye de transmettre à nos propres enfants.





Abdel & Naël
Orléans



Abdel. A notre arrivée en 1965, on est passés par le camp de Saint-Maurice-L'Ardoise, puis il y a eu un passage par Mulhouse qui était aussi une cité transit pour les familles de harkis. Ensuite, on a fait un petit tour de France : Maubeuge, Grand Couronnes en Seine-Maritime, puis l'Herveline, et on a fini à Saint Georges qui était aussi une cité de transit. On allait là où il y avait la possibilité de trouver du travail, et un logement décent, et ce d'autant plus que mon père était illettré.

Il y a ces flashes de souvenirs qui vous suivent, vous savez, quand vous avez quitté un pays de nuit avec la Croix Rouge, camouflé au fond des bateaux et que vous arrivez dans des camps insalubres... On entendait les cris des voisins, de gens qui vivaient sous des tentes, sans intimité, sans rien. C'était une prison à ciel ouvert, il fallait une autorisation pour sortir. Ce sont des camps qui ont accueilli la misère humaine de différents pays, de différentes histoires...

Les harkis ont été abandonnés par la France, c'est pour ça que ma mère a porté plainte contre l'Etat. Ils sont peu à avoir porté plainte, il y a la culpabilité et le coût financier. On veut continuer à défendre la mémoire de ma mère qui a été abandonnée en Algérie quand mon père a été fait prisonnier.

Pourquoi devient-on harki : c'est compliqué de donner une explication simple, entre la famine, la misère, est-ce que c'était par idéologie, est-ce que c'était pour manger... L'hiver 54 a été particulièrement dur, c'était une période très dure, alors imaginez-vous en pleine montagne. Certains se sont engagés pour avoir un emploi,

pour faire vivre leur famille, d'autres se sont engagés malgré eux (il suffisait qu'un officier serre la main à un « indigène » pour être vu comme un complice), ce n'est pas simple de donner une seule raison.

Ce sont des gens qui ne sont pas riches mais ce sont des gens d'honneur. Quand une personne donne sa parole, c'est sa vie qu'elle engage et celle des générations suivantes, parce que la parole doit être respectée. Chez les officiers il y avait par exemple le général Meyer et le général Dubois, des gens d'honneur également, qui ont ramené les harkis en France. C'est le général Dubois qui me racontait que des soldats cachaient des harkis dans les cales du bateau, ils avaient normalement ordre de ne pas les amener en France... Le capitaine du bateau avait notamment refusé, mais le général Dubois avait pointé son arme sur l'un d'eux et a dit : « le premier harki qui met le pied à terre, il se fait égorger, donc si vous refusez de les embarquer, je vous tire dessus ». Au retour, le général Dubois a été convoqué à Marseille et mis à la retraite d'office. À l'époque, l'armée française est la seule armée au monde qui abandonne ses supplétifs et ses soldats. Alors même que pendant la guerre d'Indochine, des soldats algériens ont été prisonniers avec des soldats français... Il y avait même une propagande indochinoise qui les incitait à se rebeller en Algérie mais eux disaient : « on a donné notre parole, on reste avec nos compagnons d'armes français ». Normalement, quand vous voyez sur le quai des femmes et des enfants se faire égorger, n'importe quel être humain devrait avoir une conscience...

La douleur reste car comme ce sont des gens d'honneur, ils n'ont jamais réclamé la reconnaissance de l'abandon, ou une indemnisation pour leur perte. Ces gens-là avaient une confiance énorme dans l'État, dans les institutions, alors qu'ils étaient illettrés et il n'y avait pas d'élite intellectuelle pour les défendre. C'est une honte que dans des organismes comme l'ONACGV, on ne respecte pas les gens qui ont donné leur vie pour la France, qui se sont sacrifiés, dont les choix ont affecté la vie de leurs enfants. Les rapatriés pieds-noirs ont bénéficié d'une indemnité, mais les harkis qui étaient en première ligne, rien.

Les trois-quarts des gens de ma génération sont soit au chômage, soit ouvriers, soit en prison. Quand vous arrivez en classe et qu'on vous met au fond de la classe, pour éviter que vous puissiez progresser, ou qu'on vous impose de faire un CAP... l'ascenseur social n'existe pas dans ces cas-là.

On a voulu transmettre les valeurs qui nous ont été transmises. La plus grande valeur pour moi c'est le respect de l'autre. C'est ça qui permettra à nos enfants d'avancer, et de construire un monde meilleur pour eux : avant de vouloir se faire respecter, on peut respecter les autres.

Au lycée, mon fils Farès a dit que son grand-père avait la légion d'honneur, la médaille militaire, la médaille nationale du mérite. La maîtresse ne l'a pas cru. Je lui ai dit : « la prochaine fois, tu demandes à ton grand-père de te les prêter et tu les ramènes à ta maîtresse ». Il était inconcevable pour elle qu'un jeune avec un prénom à consonance musulmane aie un aïeul décoré de la plus haute distinction française. Et pourtant, il faisait partie des tirailleurs, ils ont combattu pour la France. Je dis à mon fils qu'il n'a rien à attendre des autres, il a déjà cette chance d'avoir des héros dans sa famille, des héros dans tous les camps. Par exemple, mon beau-

père qui est un héros pour l'Algérie, qui a fait ce qu'il fallait par rapport à son idéologie, à ses convictions, et qui a été décoré. Et de l'autre côté il a son grand-père qui s'est également engagé, qui a respecté sa parole vis-à-vis de son engagement militaire. Des deux côtés, il peut être fier de ses grands-pères. Ce n'est pas toujours donné à tout le monde.

Naël. On a toujours entendu parler de l'histoire de nos grands-pères. On nous a toujours tout dit : sur le fait que l'un et l'autre soient chacun dans un camp. Je trouve ça incroyable d'avoir des histoires différentes, c'est une chance. Ça permet aussi de s'intéresser à l'Histoire de façon générale.

La Guerre d'Algérie était dans le programme de 3ème, mais comme il y avait le confinement, on n'a pas eu le temps de vraiment l'étudier. J'ai donc fait des recherches par moi-même.

Je n'en parle pas tant que ça à mes amis, mais je sais que je transmettrai ces histoires à mes enfants. Je suis français mais mes racines viennent d'Algérie, donc je dis que je suis d'origine algérienne. Même si avec mon physique berbère, les gens au lycée ne l'imaginent pas et m'appellent le « faux rebeu » !

Abdel. Ses deux grand-pères s'appréciaient énormément, ils étaient contents de pouvoir parler ensemble de l'Algérie, de ce qui leur était familier, tel endroit, telle ville, des anecdotes... La guerre, ils n'en parlaient pas plus que ça, ils avaient un respect mutuel l'un pour l'autre.





Sylvain & Marie-Laure
Orléans



Sylvain. Je suis né près d'Oran, à Saint-Denis-du-Sig, en 1936. Je suis pied-noir, d'origine espagnole, mon nom est d'origine catalane. Mon grand-père est né en 1884, ce sont ses grands-parents à lui qui sont venus en Algérie.

J'essaie d'écrire sur ces histoires pour les transmettre à mes enfants et mes petits enfants. Il ne faut pas oublier qu'on ne pense pas en 1830 comme on pense en 2022. Il y a un écart dans l'évolution de la pensée. Mais je crois effectivement que le gouvernement français n'a pas su créer les liens, les conditions d'assimilation, de progrès...

J'ai voulu m'engager dans l'armée, je suis sorti sous-lieutenant de l'école militaire de Cherchell en 1957. Je pouvais choisir la France ou l'Allemagne, et j'ai choisi de rester en Algérie, je n'ai pas fait une école d'officier pour être planqué quelque part. J'étais dans un régiment qui n'existe plus aujourd'hui qui s'appelait le 2ème régiment mixte de zouaves. J'ai donc connu la guerre, j'ai failli être tué, j'ai moi-même tué... il n'y a pas de guerre propre. Il y a forcément des dérapages, c'était tuer ou être tué. Bien sûr on parlait « des événements », et non pas de guerre.

Il y a eu tellement de pertes, chez les militaires mais aussi chez les civils, et ça, je ne l'oublie pas. On peut toujours discuter de qui a tort et qui a raison, moi je crois que tout le monde a tort et que tout le monde a raison. On n'a pas fait ce qu'il fallait au moment où il fallait le faire, tout simplement. Et ensuite les esprits exacerbés ont fait que voilà, on a fini par s'entretuer. C'est pour ça qu'il ne faut pas avoir de haine. À

part éventuellement contre certains dirigeants, des deux côtés... mais c'est un autre problème. Toutes les guerres sont déclarées par des gens qui se connaissent et sont faites par des gens qui ne se connaissent pas.

Je distingue ma venue en France métropolitaine de celles de la plupart des pieds-noirs. Mon départ a été volontaire. Le Coup d'Etat du 13 mai 58, je l'ai vécu, et je me suis dit que si je voulais fonder une famille, je me mettais en danger et je les mettais en danger. J'ai aussi senti un changement d'attitude chez les militaires, et il y avait de plus en plus de militaires tués. Je me suis dit que je ne pouvais pas prendre ce risque en étant marié. Un ami de ma famille m'avait trouvé un travail en France métropolitaine. Et c'est comme ça qu'à la fin de mon service militaire, je ne me suis pas réengagé, et je suis venu ici.

Je n'ai donc pas connu les derniers événements tragiques comme le 5 juillet 1962 à Oran. Je ne passe le voile sur rien, c'est quelque chose que je n'admets pas et que je porte en moi, mais ne l'ayant pas vu de mes propres yeux, je ne l'ai pas vécu aussi directement que les autres. C'est peut-être ce qui nous a permis d'être moins dans la haine, et plus dans une optique de reconstruction.

En 1959, nous sommes venus avec une malle en osier, que ma fille a gardé.

Marie-Laure. Oui, je la garde et je dis à mes enfants d'en faire autant. Cette malle en osier, c'est l'histoire de mes parents. Cette malle c'est le lien, le fil qu'on tissé... Je trouve que la trans-

mission est extrêmement importante, même s'il est vrai que parfois ma mère en avait marre que mon père parle de la guerre encore et encore...

J'ai toujours entendu parler de l'Algérie, depuis que je suis toute petite. Je n'ai ni rancœur, ni nostalgie. On n'a jamais été dans la haine, on a surtout évoqué des souvenirs, des valeurs, une culture. Les rues dont parlent mes parents, je les connais alors que je ne les connais pas... J'ai donc comme une mémoire de tout ça... mais surtout de la vie quotidienne, et pas de la guerre. Et bien-sûr, la transmission passe aussi par la cuisine, ce qui m'a été légué par mes deux grand-mères. On essaie de faire la même chose avec nos enfants parce qu'on ne veut pas oublier. Je crois que c'est ça : ne pas oublier. Et cela passe aussi par leur faire la frita! Un jour, j'ai dit à mon père que je n'aimais pas l'anisette, et il m'a répondu « tu n'es pas une vraie pied-noir, ça m'a marquée! »

Sylvain. Il y avait bien sûr des hostilités envers les Pieds-Noirs, de la part des métropolitains. Il pensait qu'on étaient tous des gens fortunés, des exploités. Moi, personnellement, je n'ai jamais ressenti d'animosité. Et c'est peut-être pour ça qu'on a pu transmettre à nos enfants une vision plus apaisée, moins tourmentée, des derniers moments de l'Algérie.



Marie & Henry
Clermont-Ferrand



Henry. J'ai eu la chance de retrouver ces photos, surtout la première, pour moi c'est la plus importante, je vais vous lire ce que j'ai mis derrière : « L'hospitalité arabe est proverbiale, ici on me sert des crêpes avec du beurre et du thé. Avril 1957 ».

On avait pris nos appareils photos parce que pour nous il s'agissait de paysages insolites, que nous n'avions jamais vus... Je vais vous montrer aussi la photo de la chasse à la gazelle, nous l'avons tuée parce que nous nous étions très peu servis en termes de viande, il n'y avait pas assez de mise en ordre de tout ce qui était ravitaillement.

Il y avait une ambiance très cordiale entre ceux qu'on appelait « Les Arabes » et moi, notamment entre le chef de Douar et moi. Mes missions étaient principalement d'ordre amical, j'avais développé un système de permanence médicale avec un médecin qui faisait son service militaire. Deux fois par semaine, pour permettre aux algériens qui étaient malades de se faire soigner. C'était quelque chose qui était volontaire, de la part des Arabes mais aussi des personnes de mon peloton. Parfois nous recevions 15 à 20 personnes dans la même journée, voire davantage. Il y avait une volonté d'entraide entre la population locale et les militaires. On voulait garder de bons contacts, il ne faut pas oublier que les Algériens comme les Sénégalais ont combattu pour la France pendant la seconde guerre, ils étaient donc très attachés à la France. Évidemment il y avait aussi des côtés opposés, des côtés agressifs, aussi bien du côté algérien que français...

Au départ c'était « la pacification », le « maintien de l'ordre », et puis ça a été dénommé «

la guerre ». Un jour on recevait un jour des instructions de défense, et le lendemain je me retrouvais dans des situations différentes, comme celle illustrée par cette photo des crêpes et du thé... ça, pour moi, c'était abominable.

Hier, ma fille Marie m'a demandé si j'avais eu peur en Algérie. Je lui ai dit : « pratiquement pas ». Ça a l'air d'être contradictoire, mais contrairement au commun des mortels qui peut se permettre d'avoir peur d'un bruit de canon par exemple, celui qui est officier se doit de respecter ses soldats, d'être digne et de montrer l'exemple.

Il y a une histoire que je voudrais notamment vous raconter, c'est celle du burnous que je vous ai montré. On nous a dit : « Cette mechta est un lieu de rencontres du FLN, il faut la détruire ». Il a fallu rentrer avec un char et défoncer la maison avec. Je ne comprenais pas pourquoi, mais c'était un ordre, il fallait obéir et j'avais confiance en mon capitaine. Il faisait une chaleur infernale dans le char. Je suis sorti voir la maison, c'était un grand hangar avec plusieurs pièces, et c'est là que j'ai vu le burnous et le Coran, celui que je vous ai montré. Je ne voulais pas me sentir comme un voleur, mais je savais que tout serait détruit, et je ne voulais pas qu'un livre saint, que je respecte, puisse être détruit... Alors je l'ai pris, ainsi que le burnous. Le Coran je l'ai donné à ma fille, Marie, je sais que c'est un objet important pour elle. Et le burnous, je voudrais qu'il aille chez vous... J'en ai parlé à mes filles qui sont d'accord. Il faut que ça retourne à l'Algérie, et vous êtes la première qui vient chez nous depuis cette époque. Cela me fait vraiment du bien de vous le donner...

Marie. J'ai toujours entendu parler de l'Algérie, depuis que je suis toute petite. Mon père ne va pas forcément rentrer dans des grandes narrations, mais il va par exemple utiliser certains mots en arabe... Même si ma mère te dirait que quand il est revenu d'Algérie, il était quand même perturbé. Elle pourrait te raconter une histoire dans laquelle ils sont partis camper, des vaches se sont approchées et lui pensait que des fellaghas arrivaient... Il a été assez traumatisé, je pense, même s'il ne le dit pas. Il est revenu malade, aussi, mais il ne parle jamais de ça, il parle des Algériens, de la culture, des mots arabes...

Pendant longtemps, je me suis étonnée de l'amour qu'il avait pour ce pays. J'essayais de comprendre la nature de cet amour. Quand il est arrivé en Algérie, il était déjà gradé, il avait déjà exercé en Allemagne. C'était le début des opérations de soi-disant pacification et il s'est retrouvé pour la première fois vraiment loin de sa famille. Loin de ses cousines et ses sœurs, dans des paysages qui étaient assez somptueux j'imagine, et il échangeait beaucoup avec les Algériens. Mon père est quelqu'un d'empathique, donc il a forcément eu des rapports sympathiques avec beaucoup d'entre eux. De ce que j'ai compris, il était dans un bataillon avec des gens assez éduqués, pas mal de descendants de nobles alors que lui est un descendant de révolutionnaire. Tout ça l'a pas mal secoué, il a appris plein de choses, tout était nouveau, et je pense que c'est ça qui lui a plu. C'est ce que j'ai mis du temps à comprendre, et qui est paradoxal : comment aimer un moment qui est aussi un moment de guerre, qui le traumatise aussi par ailleurs.

Récemment, j'ai regardé un documentaire sur les appelés, beaucoup racontaient que c'était la première fois qu'ils voyageaient, la première fois qu'ils montaient sur un bateau... Pour ceux qui en sont revenus, il y avait une part d'aven-

ture, de solidarité. Et puis mon père a fait des photos, des vidéos... Comme les autres appelés dans le documentaire.

Mon père n'est jamais rentré dans une grande narration d'événements, mais il disait parfois des choses : « Là on a tiré, là on a dormi au village, là on a été bien reçu... ». Ça a toujours été là. Et ces objets qu'il t'a montrés, le Coran et le burnous, ont toujours été là, également. Parfois, il me mettait dans le burnous quand j'étais petite et que j'avais du mal à m'endormir. Je voyais bien que ce n'était pas un vêtement qui ressemblait à ceux qu'on avait. Il n'y a pas un mois sans qu'il ne parle d'un livre ou un film qu'il avait vu sur l'Algérie. C'est la passion d'un jeune homme qui, dans ce pays, s'est en quelque sorte émancipé de sa famille.

À un moment, peut-être à 27 ou 28 ans, j'ai pris conscience que ça avait été une vraie guerre, qu'il y avait eu de la torture. Je lui posais des questions et il ne voulait pas répondre. Il était dans un déni total, il disait : « maintien de l'ordre, pacification ». Il ne voulait pas voir ce que je découvrais, et avec le recul, je comprends.

Plus récemment, avec ta venue, je lui ai posé d'autres questions, notamment sur la peur. Je lui ai demandé : « Je ne t'ai jamais posé la question mais est-ce que toi tu as eu peur ? ». Et il m'a dit « non ». Il m'a expliqué qu'il n'était pas souvent dans de vraies zones de combat, ce n'était pas un para, ce n'était pas un non-gradé qui se retrouve du jour au lendemain au fond des montagnes, il était souvent avec les civils. Je pense qu'il y avait des façons très différentes d'être militaire là-bas.

L'Algérie a toujours été là. Dans le centre-ville de Clermont, il y avait beaucoup d'Algériens et mon père nous emmenait manger le couscous dans un restaurant dans le quartier. Et là mon père parlait de l'Algérie, ma mère lui disait : « Arrête, on va se faire tuer, la guerre n'est pas si éloignée que ça », et lui parlait avec des gens dont on ne savait pas s'ils avaient été membres du FLN ou harkis ! Il avait comme une sorte

d'empathie pour tous les Algériens qu'il croisait. Il a dit que te rencontrer a été un moment important, oui, attends, je crois qu'il a dit : « Ça a remis quelque chose à sa place ». Je pense qu'il a remis son histoire en perspective, et ça lui a fait du bien.



Audrey, Fred & Ferhat
Saint-Denis





Ferhat. Dans la reconstruction de l'Algérie, il y eu la volonté d'effacer certaines identités. Mais on ne peut pas effacer 132 ans de colonisation. L'après 62 n'a pas été évident. Je vais illustrer par un exemple, j'ai toujours étudié en français et, alors que j'étais en classe de 6ème, le directeur est venu nous annoncer que dorénavant les mathématiques seraient enseignées en langue arabe. J'ai commencé à pleurer, j'étais choqué. Beaucoup d'élèves ont refusé, comme moi, de poursuivre leurs études en arabe classique. On était complètement perdus dans les années 70... Les garçons avaient appris le dialecte algérois dans la rue, mais s'exprimer en kabyle était difficile, il y avait du racisme envers nous et notre langue.

Audrey. Quand je reviens ici, dans la cité, cela me fait beaucoup de peine de voir que tant de gens que je connais restent dehors, leur avenir est dehors. Moi je m'en suis sortie parce que j'ai les parents derrière. Je vis comme une richesse le fait d'avoir un père algérien et une mère française. On m'a appris le non jugement, la tolérance, la liberté de penser, de s'exprimer, de s'habiller comme on le souhaite. Je suis athée alors que ma mère a été baptisée et que mon père est dans la culture protestante. Quand je pense aux jeunes algériens, je comprends que leurs grands-parents ou leurs parents puissent avoir de la haine, mais pour les plus jeunes, j'ai du mal à le comprendre.

Ferhat. C'est vrai qu'il y a du racisme, des délits de faciès. Mais il faut faire avec, il faut saisir sa chance. Certains sont convaincus qu'ils vivent dans un pays injuste, que « les français sont injustes ».

Audrey. Oui, mais ça n'a rien à voir avec la colonisation !

Ferhat. Mais si Audrey, ça a tout à voir. 132 ans !

Audrey. Maman, ça ne t'a pas fait peur d'épouser papa ?

Fred. Non. J'ai épousé Ferhat et pas « un musulman ». Mes parents m'ont appris le respect des autres. Mon père s'est rendu en Algérie en tant qu'appelé, en 61. Il était à Blida, c'était la fin de la guerre, il n'est pas resté longtemps. Je sais qu'il a dit une fois à ses amis : si vous faites du mal à un algérien, je vous tue. Parfois il y a eu quelques éclats, comme quand des paras qui ont voulu frapper un algérien, lui s'est interposé. Son frère, mon oncle Pierre, a aussi fait la guerre, mais on n'en parle jamais en famille. Il disait à ses copains : on ne va pas emmerder les gens, c'est la fin, on a fait nos patrouilles, c'est tout. Il était vraiment mutique sur le sujet. Et puis mon père est sorti avec une belle algérienne avant ma mère, c'est pour toutes ces raisons qu'il ne s'est pas opposé à mon mariage. Mon père parle beaucoup avec Ferhat, ils évoquent les souvenirs sur l'Algérie et c'est toujours... passionné !

Nadine/Nassera
Fleury-les-Aubrais





Je dis toujours que j'ai une histoire assez singulière par rapport à l'Algérie. Je dirais presque que j'y suis née par accident. Je ne m'y sentais pas à ma place, j'étais constamment en décalage, prisonnière d'un pays auquel je ne m'identifiais pas.

Mes ancêtres sont nés là-bas, en Grande Kabylie. D'origine berbère, même si je n'ai pris conscience de ma « berbéricité » que bien des années plus tard. Au-delà de cette vérité matérielle, objective, liée à un espace géographique, je dirais que je suis née « formatée » française dans un vaste territoire qu'on qualifiait avant d'Algérie française. Mon premier acte de naissance l'atteste. Oui, j'ai ce sentiment profond d'être avoir été complètement assimilée à la France, ses valeurs, ses idées, sa symbolique, ses idéaux, sa grandeur, tout en ayant préservé en moi quelques niches où venait s'exprimer ma « méditerranéité ». Et puis il faut dire que j'étais née française juridiquement, par ma mère, mais je n'en avais pas conscience, ces choses là n'étaient pas dites clairement. C'était comme un lourd secret de famille et la boîte de Pandore ne s'est ouverte que des années après.

Je suis descendante de naturalisés : mon grand-père maternel a opté pour la citoyenneté française au début du XIX^{ème} siècle, en 1908. Elle était alors accordée au compte-goutte aux autochtones. Il fallait prouver sa loyauté à la France, un vrai parcours de combattant, et renoncer en clair au statut de musulman.

J'ai vécu comme une handicapée dans le pays où je suis née, j'ai eu l'impression de n'avoir aucune place pour exister à ma façon, avec « l'hé-

ritage » que j'avais reçu presque à mes dépens.

Enfant, je passais de l'école à la maison, sans sortir des limites des quartiers européens d'Alger. J'évoluais en ayant seulement des contacts avec les membres de notre famille qui nous ressemblaient. Ma mère ne fréquentait même pas la famille de mon père qui avait une touche plus traditionnelle et lui paraissait plus hostile. On vivait dans un microcosme, et moi j'étais comme un ovni. Bien plus tard, un de mes professeurs de sociologie m'avait baptisée l'émigrée intérieure. Moi, je m'étais qualifiée comme un pur produit de la colonisation.

Le récit officiel sur la colonisation ? Je restais volontairement en marge, je refusais de l'écouter, de l'entendre... En étant un peu autiste pour me protéger. Je voulais préserver mon jardin secret, mon univers de fille rêveuse à la française, « fleur-bleue » comme m'appelait une collègue. Parfois, là-bas, je me sentais comme une bête de foire. En plus de ça, j'étais athée, pas conformiste, je détestais la pesanteur des traditions...

Ce sont les années 90 qui furent un vrai déclic. C'était une question de vie ou de mort, il fallait partir. Cela devenait une évidence, une urgence, et un non-sens de poursuivre la vie en Algérie.

En France, j'ai retrouvé peu à peu ma véritable identité et commencé à mettre en selle Nadine : Nassera fut étouffée et mise au placard. Nadine s'est épanouie, elle a retrouvé le goût de tout ce dont elle a été privée pendant des années, flâner dans les rues, respirer dans l'espace public, tous ces petits riens qui font le délice de la liberté.

J'ai très vite fait le choix de protéger mes enfants en les outillant le plus possible. Je voulais qu'ils s'insèrent aisément et réussissent leur scolarité, leur parcours en France, et qu'ils se sentent comme tous leurs camarades français. J'ai transmis les valeurs de mes ancêtres, du moins j'ai essayé. Celles qui me tiennent à cœur, le respect, le goût d'avancer dans la vie, la droiture, l'intégrité, la liberté de pensée et de s'exprimer. J'ai compris aussi que la France n'était pas le monde enchanté auquel je croyais enfant, et qu'il fallait les protéger du racisme... Je me suis mise en porte-à-faux avec quelques membres de la famille et de personnes issues de la communauté maghrébine en leur attribuant des prénoms français.

Je tenais à ce qu'ils aient toutes les chances de leur côté, ils représentent la quatrième génération depuis le saut de mon grand-père qui a entamé le processus qui allait changer notre destin. Je tenais aussi à ce qu'ils se fondent dans le paysage français, qu'ils poursuivent le chemin tracé, en allant plus haut encore. Comme un hommage à ces ancêtres.

Je n'ai jamais transmis de message de haine, j'ai même occulté de parler de l'Algérie comme ci mon cerveau l'avait effacé... Quand, après un long processus, Nassera et Nadine se sont réunifiées, j'ai commencé à faire des recherches sur ma famille, pour comprendre leur itinéraire. Je me suis intéressée à l'histoire de la conquête coloniale et de ses horreurs, les enfumades, les massacres, les appauvrissements des autochtones via le vol des terres... Dans ce contexte, j'ai rappelé à mes enfants de ne jamais oublier d'où on vient. J'aimerais qu'ils puissent toujours se souvenir de cette histoire singulière qui est la nôtre, considérer leur double culture comme une force pour avancer, réussir, et œuvrer pour le bien.

DÉPARTEMENT D'ALGER
ARRONDISSEMENT DE TIZI-OUZOU
COMMUNE
DE
TIZI-OUZOU
MAIRIE

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. — FRATERNITÉ

Naturalisations.

*N° 2 du registre
des demandes*

Procès-verbal spécial.

Le Maire de la Commune de
Tizi-Ouzou soussigné, certifie que M. Metakri
Si Sadoh ben Si Ahmed, Interprète municipal,
demeurant à Tizi-Ouzou, parle, comprend et
écrit très couramment la langue française,
Certifie en outre qu'il appartient à
une famille honorable et qu'il est bien digne
d'obtenir la nationalité française.

En foi de quoi il a délivré le présent
en exécution de la circulaire préfectorale du
27 mai 1898, N° 17, insérée au recueil N° 12
de 1898 des Actes administratifs de la Préfecture
Tizi-Ouzou le 9 octobre 1903.

Le Maire,
F. LE MAIRE
ABSBAY
L'ADJOINT

ARCHIVES
NATIONALES

LE MAIRE
ALGER

Oppenord

© Lynn S.K. 2022/2024

www.lynnsk.net